

Maurice Rollinat et Léon Cladel



ROLLINAT

Photo Rollinat 2 (1)

Comme pour tant d'autres jeunes, Léon Cladel a ouvert ses bras à Maurice Rollinat. Les Editions La Brochure ont publié le texte que la fille de Léon a consacré à ce poète de la Creuse.

Nous reprenons ici les documents suivants concernant Rollinat :

- Présentation Gustave Khan
- Présentation de Paul Verlaine
- Présentation de Dayot, Armand
- Présentation d'Adolphe Brisson
- Présentation par Charles Buet
- Présentation par Judith Cladel

Des présentations qui ne sont pas toujours élogieuses (sauf chez Judith) et qui témoignent de cette époque étrange que l'on peut s'raider à comprendre en lisant les documents consacrés a double ariégeois de Rollinat : Fernand Icles. JPD

Nouvelle revue décembre 1903 MAURICE ROLLINAT pat Gustave Khan

Si j'évoque, dans mes souvenirs, le Rollinat, non point des premiers débuts, (je ne l'ai pas connu), mais le Rollinat d'un peu avant le succès que lui fit, d'après l'enthousiasme d'un groupe de jeunes amis et l'admiration de Sarah-Bernhardt, l'article d'Albert Wolff, je retrouve, un homme calme, discret, précis, parlant volontiers littérature et très attentif, dans ses appréciations sur les poètes, à leurs qualités de forme. Il aimait d'ailleurs trouver matières à éloges. Il vivait parmi une jeunesse un peu tumultueuse, très gaie, où le talent abondait, sinon concentré, travaillé, mis en œuvre, mais gai, pailleté, primesautier, improvisateur.

Rollinat fréquentait alors ce milieu de rimeurs, de musiciens, de chansonniers, qui s'étiquettent du titre bizarre d'*Hydropathes*.

Charles Cros y fréquentait ; il promenait avec ses amis, en de longues flâneries, son humeur capricieuse et de verve toujours en éveil, il y rencontrait le poète Goudeau dont on aimait fort le parisianisme un peu étonné et le naturalisme léger ; Georges Lorin, un poète vrai et envié, peut-être indolent, qui dans *Paris Rose* et *L'Ame folle* n'a peut-être pas donné toute sa mesure, Charles Frémine qui n'était point encore l'auteur de cette pièce quasi-célèbre *les Pommiers*, mais qui déjà disait sous les ombrages du Luxembourg son joli sonnet *Floréal*, en bon Normand enamouré du soleil et de la jolie griserie des couleurs du chéri printemps de Paris. Fernand Ices [l'auteur écrit Icart], mort très jeune, qui d'un verbe robuste et un peu monotone magnifiait les Pyrénées et avait dans des pages de vers des vigueurs à la Cladel. On voyait par là, sur le tréteau, où toutes les semaines les Hydropathes montaient tour à tour pour se donner des nouvelles de leur talent, Grenet-Dancourt, qui n'était pas encore l'auteur fêté de *Trois femmes pour un mari*, mais l'auteur applaudi d'un tas de monologues sensibles ou hilarants qui obtenaient de grands succès Moynet, également monologuiste Jules Jouy, qui écrivait alors des fantaisies au *Tam-Tam* si ce n'est au *Tintamarre*, et qui faisait déjà des chansons qui édifièrent sa gloire montmartroise, très curieux d'ailleurs à entendre et qui trouva à ce moment quelques notes de satires qu'il ne retrouva plus.

Cet alluvion de poètes, tous ici débutants, sauf Charles Cros, dont *le Coffret de Santal*, un beau recueil de poésies, avait assis la gloire, succédait immédiatement à la belle éclosion de poètes qui se déclarèrent en face du Parnasse, les poètes vivants (il fallait bien un nom) c'était Jean Richepin, Bouchor, Ponchon ; Paul Bourget voisinait avec eux ils étaient tout près du bon Gabriel Vicaire qui chantait d'exquise façon sa Bresse natale, et rimait son Paris de pauvrettes ballades. Sur les confins du groupe, on voyait, tout jeune, Haraucourt, et j'en oublie, et j'en omet, car la liste serait longue de cette brillante et un peu turbulente génération où déjà la mort a beaucoup fauché.

Rollinat avait débuté dans la poésie avec des tendances contradictoires. Il était naturaliste car l'influence de Zola était énorme à cette heure-là et Zola avait sacré poètes du naturalisme ces deux artistes si dissemblables Coppée et Richepin, et il y avait un mouvement de ce côté-là.

Il était provincialiste (sans être folkloriste), car il aimait beaucoup son Berry natal ; il en aimait les mœurs, le paysage, les légendes.

Son premier livre de vers s'appelait *Dans les Brandes*, du nom que l'on donne au Berry, à ces étendues, où des granits légers voisinient avec des étendues de bruyère rose, qui sont, sous la nuit noire, dans leur langueur plane, parfois fantastique, et où il a vu passer *le Grand Meneu de loups sifflant dans la nuit verte*.

Il était aussi macabre, car il chérissait profondément l'œuvre d'Edgar Poe et celle de Beaudelaire. Il évoquait des fantômes terribles, dans la brande natale et dans la rue

de sa ville d'élection : Paris. Naturaliste, provincialiste, macabre, il était en surplus paroxyste. C'était là sa note personnelle. Il appuyait sur la sensation, la grossissait, la déformait et s'il cherchait ses sujets souvent dans les gammes noires, prenant comme héros de l'un de ses poèmes, Troppmann, l'assassin ; il en tirait le plus d'effet possible, par le réalisme des détails.

Le poème lent, il le disait, et sa diction ajoutait beaucoup à ses poèmes qu'il soignait beaucoup.

Par dessus cette complexité poétique, il était hanté par la musique non qu'il abusât de l'harmonie et du chant lyrique dans ses poésies sauf quelques jolies tentatives de strophes, il se contenta le plus souvent d'un vers plein d'ordonnance romantique.

En suivant les enseignements de Baudelaire, il ne rencontra pas la musique de son vers; il est plutôt hanté, dramatique, plus soucieux de la concision avec laquelle il frappe son idée, que du timbre de la mélodie poétique dont il l'enveloppe; mais il fit de la vraie musique. Il avait construit un chant et plaqué des accords d'accompagnement sur des vers de lui, sur des vers de Baudelaire, sur des passages d'Edgar Poe, et cette musique, il la chantait et la jouait. Était-il musicien ? oui et non, certes, il avait le goût, le sentiment, l'innéité de la musique, mais ses dons n'avaient point été fortifiés par le travail il ne savait guère l'harmonie en revanche il avait lu beaucoup de musique et était passable pianiste amateur.

Il avait aussi beaucoup fréquenté l'œuvre de Chopin dont on pourrait peut-être retrouver l'influence dans sa façon d'écrire la musique. Chopin l'intéressait, parce que souffrant parce que mort jeune, parce que douloureux, et aussi, par les liens qui l'unirent à George Sand, il faisait corps, pour l'imagination de Rollinat, à ce Berry qu'il aime tout entier, tel quel, et qu'il préfère à Paris

Car il ne faut pas ajouter une foi complète, bien au contraire, qui montre Rollinat triomphant, gâté par le succès, blessé au vif par un mot de fonctionnaire, caractérisant, non sans naïveté, et traitant *d'exhibition* la façon de se produire de Rollinat, son habitude de chanter ses mélodies et de dire ses vers en public. Il est probable que Rollinat quitta Paris, simplement pour aller travailler loin de Paris, et que lorsqu'il fut rentré dans son Berry, libéré qu'il était par des circonstances intimes, de la nécessité de gagner son pain, comme employé de la ville de Paris, il se laissa reprendre tout entier par la nature ambiante, ou mieux, il s'y retrouva comme dans un miroir, et voulut demeurer face à face avec lui-même. Cette contemplation de soi sélecta ses qualités et ses défauts.

Son paroxysme s'adoucit, son naturalisme tomba, ses tendances philosophiques s'accrurent de son soliloque perpétuel, et il s'adonna, parallèlement à noter ses joies et ses angoisses naturalistes. Rollinat abandonna, ou du moins délaissa un peu, ce macabrisme parisien, quelque peu dérivé des *Petites Vieilles* et des *Sept Vieillards* de Baudelaire. Il ne nous montrera plus les figures énigmatiques, les fantoches tristes, de la *Danse en cire*, de celui qui lui dit, sous une porte du Boulevard Saint-Michel « Prenez garde, vous avez la maladie dont je suis mort », il ne refusa plus Mademoiselle Squelette, ni la Morte embaumée, pas plus qu'il ne se souviendra de cette note naturaliste qui lui donnait des tableautins de June comme la Belle Fromagère. Il s'éloigna de Zola, comme de Baudelaire, et c'est Pascal qui le hantera, c'est l'idée de Pascal, l'idée religieuse, la transe perpétuelle, la sensation du gouffre, que chacun porte en soi, qui lui dicte *l'Abîme*. Evidemment, il y a encore là les sonorités de Baudelaire, le ton de Baudelaire dans des poésies tels que *l'Avertisseur*, mais les deux notes sont assez semblables Baudelaire a aussi, dans son génie, subi l'empreinte de Pascal, et c'est par lui, peut-être, que Rollinat est arrivé à Pascal.

Un certain nombre de ses poèmes, à cette époque, sont purement descriptifs et décoratifs. Il a rimé des sensations de voyage, de notes prises sur le bord de la mer, il

leur a donné la forme de la ballade, la plus connue est celle des *Barques peintes*. Ses ballades ne sont pas de ses meilleurs poèmes encore qu'il ait réussi parfois et tout à fait, le sonnet, la forme fixe n'est pas le meilleur terrain de Rollinat. Dans la ballade, il n'a pas la maîtrise complète de se former. Il y a des chevilles et des imperfections. Rollinat, qui est robuste, est aussi, à quelques moments, un peu lourd. Il ne passe pas aisément à travers tous les nuances du papier que Banville crève si joliment. Il ne trouve pas le fin du fin en matière de rimes riches, et d'habiles passages vers la rime imposée. Cette qualité du rimeur ingénieux, c'est une de celles qu'il eut le plus vivement désiré acquérir et dont, peut-être, il se croyait pourvu ; il ne la posséda pourtant qu'à un faible degré.

Ses qualités sont ailleurs. Cherchant à retrouver dans la nature quelque chose de ses inquiétudes psychiques et nerveuses, les cherchant ainsi pour guider Pascal, Poe et Baudelaire, mais aussi sous sa vision intuitive, Rollinat a eu une note très personnelle, et qui sera sa marque et son apanage dans l'histoire littéraire, dans une certaine vision non point dramatisée, mais parfois poignante des aspects tristes, terribles ou maussades simplement de la nature. Il s'inspira de la Charogne pour découvrir parmi les effluves des rosiers une odeur de pourriture, mais aussi son tempérament le poussa à entendre dans le vent d'orage plus une menace qu'une musique, dans l'approche de la nuit, une insécurité plus qu'un repos, et dans les mille bruits de la campagne plus de grognements que de chants. Dans les paysages esseulés, éloignés des villages et des bourgs, près des vieux arbres tordus, aux formes compliquées de nodosités monstrueuses, et que le crépuscule rend encore plus fantastique, il éprouvera nette, sinon la sensation de la peur, au moins celle d'une nature maléfique et terrible. Il voit très bien dans la vie de la nature, la succession des morts, des égorgements. Il la connaît, la pénètre, s'en émeut, mais, et c'est une qualité, il ne chante pas perpétuellement la chanson des blés d'or. Il sait, tout comme un autre, que la terre est nourricière, mais il sait aussi qu'elle produit les poisons, il a vu juste dans son pêle-mêle aveugle de bienfaits et de méfaits, et c'est une preuve d'observation personnelle, et ce n'est pas un mince éloge que de dire de lui qu'il a étudié la nature, qu'il l'a dite sans utiliser de clichés, et qu'il l'a chantée sans romance. Libre à lui de la voir sombre et marâtre. Il a le droit de conclure ainsi.

Dans cette campagne, il situe un paysan méfiant et cauteleux, volontiers *jeteu* de sorts, il y place des braconniers qui patoisent, des vieux domestiques égoïstes et finauds, il les alterne de l'affreuse vision de femmes rongées par d'épouvantables cancers et qu'il appelle des réprouvées; il reprend le fantastique, il conte comment dans les écuries pénétra le lutin; il le fait raconter par un paysan.

Mais sitôt entré, qu'ça descend
dans l'écurie une vapeur rouge
où, peureusement les chos' qui bougent
ont l'air de trembler dans du sang.

C'est tout nabot - v'lu comme un chien
et d'une paraissant pas obscure
puisqu'on n'perd rien de sa p'tit' figure
qu'est censément fac' de chrétien.

Le paysan de Rollinat, tantôt bonhomme, tantôt terrible et souvent terrifié par la vie qui l'entoure, par la vie des choses et la vie des bêtes, n'est pas une création banale. Rollinat n'a peut-être pas réalisé les grands espoirs qu'on fondait en lui. Il a fourni une œuvre nombreuse, intéressante, où les bonnes poésies ne manquent pas, et qui fait preuve, à côté d'originalités composites, d'une singularité de vision qui est parfois de la belle originalité. Gustave KAHN.

Présentation de Paul Verlaine

Maurice Rollinat, auteur des *Névroses*, né à Châteauroux, en 1846, d'un père avocat, lequel fut représentant du peuple en 1848 et l'ami intime de G. Sand, présente un cas de presse bien intéressant et qui vaut la peine qu'on insiste dessus.

On se souvient sans doute qu'il y a quelques années le *Figaro*, par l'organe de son principal et de son plus ancien rédacteur, mena campagne pour, paraissait-il, le roi des livres de vers. Jamais on n'avait vu rien de pareil ; quelque chose de plus grand que était né, le Poète-par-excellence, muni de toutes les huiles régales et autres, de la sacro-sainte réclame, se voyait investi des immunités attachées à son rang, un véritable *poet laureate*, n'en déplût au grand Tennyson, quant à la valeur intrinsèque des titres respectifs.

En même temps, Mme Sarah Bernhardt prenait les intérêts du chef-d'œuvre avec sa *furia* coutumière, et son salon fut le temple où le nouveau dieu rendit quelque temps des oracles.

M. Maurice Rollinat était inventé.

Les autres journaux parlèrent à leur tour du triomphateur, mais beaucoup, particulièrement ceux où travaillaient les *camarades*, non sans quelque fumisme dans l'exagération de l'éloge.

Et un silence de mort s'ensuivit, dès quelques éditions des *Névroses* épuisées.

Là pourrait se borner la biographie littéraire de M. Maurice Rollinat, car de ses deux autres ouvrages : *Dans les brandes* (1877), *l'Abîme* (1886), dans l'intervalle de la publication desquels parurent ces *Névroses* (1883) de fameuse mémoire, le premier, recueil de choses paysannes, avait sombré dans le plus noir insuccès, et l'autre tentative très vaguement philosophique, vient à son tour de connaître les affres du non retentissement total et final.

Le soliloque d'un menuisier

Encore un clou ! plus qu'un, et ma besogne est faite.

Je m'en doutais ; c'est drôle et sans être prophète,

Je m'étais toujours dit : « Ce riche mourra tôt. »

Je n'ai pas épargné les bons coups de marteau.

Et je puis me vanter que sa bière est parfaite !

J'ai vu sa face : Elle est horrible et stupéfaite !

Il sera mort sans doute au milieu d'une fête.

Bah ! cousons fortement son affreux paletot.

Encore un clou !

C'est le sort, chacun meurt : en bas, et sur le faîte.

Tous les vainqueurs du monde ont chez moi leur défaite.

Hélas ! j'aurai mon tour ! Un confrère bientôt

Peut s'écrier, penché sur mon dernier manteau :

Sa bière, dans vingt ans, ne sera pas défaite.

Encore un clou !

Mais la tâche d'un biographe consciencieux est sévère, et s'il n'a pas grand'chose à dire, il doit du moins approfondir son sujet, le creuser, en dégager de son mieux la morale, s'il y a lieu.

Un examen sommaire de l'*unique* Livre de M. Maurice Rollinat s'impose avant quelque jugement que ce soit à exprimer dans l'espèce.

Les *Névroses* sont un fort volume compact, mais imprimé en ces caractères un peu lourds, bien visibles en revanche, dont la maison Georges Charpentier a l'incontestable spécialité. Cet abord plaît de prime--saut et les pages lues succèdent

aux pages lues, sans fatigue ni douleur pour le client. Même une sensation de tiède repos, de douce demi-sieste, vous induit jusqu'en le point-c'est-tout du confortable bouquin. Et pour peu que vous vouliez bien — seul sûr critère -- vous mettre à la place des gens, vous allez avec moi vous rendre bien compte de l'agréable phénomène que je viens de signaler à votre compétence.

Baudelaire avait « créé dans le ciel de l'art un frisson nouveau », suivant une parole qui fut d'évangile dans une bouche trop souvent peu orthodoxe ; aussi, subissant le sort de tous les créateurs, passa-t-il inconnu presque et méconnu tout à fait en son temps, pour, il est vrai, ressusciter avec gloire parmi notre génération littéraire qui aura eu du moins cet énorme mérite entre mille gros torts.

Mais cette résurrection, je viens de le dire implicitement, n'eut lieu en réalité, qu'aux yeux d'une élite restreinte. Le gros public, lui, entendit bien parler de ce miracle-là, mais à la façon des juifs incrédules. Et parmi ceux d'entre lui qui risquèrent leur curiosité dans *Les Fleurs du mal*, la plupart clamèrent le *durus est sermo iste*. Cette hydre, la foule en voulait après la mort. Celui qui avait *ouï* (1)

Donner un sens trop pur aux morts de la tribu

Comme dit magnifiquement Stéphane Mallarmé parlant d'Edgar Poë.

Enfin, Rollinat vint, qui le premier en France po-pu-la-ri-sa le Satanisme. (C'est par ce mot que la masse des lecteurs en est encore à croire désigner le haut et douloureux spiritualisme, l'exquisément amère sensualité du plus grand poète français de ce siècle, avec Lamartine.

Le malheur est que d'abord ladite sensualité, non plus que le spiritualisme en question, n'existait en aucune façon dans le travail massif, osons dire mastoc du vulgarisateur ? Et puis, ô quel style !

Toutefois je veux être juste dans les limites du permis en pareille matière. Manque de grammaire et d'art et d'à-peu-près tout à part, les *Névroses* non seulement forment, ainsi qu'il a été avoué plus haut, un ensemble gentiment assoupissant, mais encore elles n'exhalent que très peu d'ennui. Même il y a là dedans de divertissants endroits sinon bien, du moins qui tentent honorablement de l'être.

La Buveuse d'absinthe,
Elle était toujours enceinte;
Pauvre buveuse d'absinthe !

la Dame en cire et la si juste peur bleue de la voir entrer chez lui qu'a l'auteur ; *les Ventouses*, polissonnerie peut-être par trop insuffisante ; *la Vache au taureau*, encore un élan vers le cru point trop mal raté, d'autres morceaux en petit nombre encore, témoignent d'un esprit puérilement ingénieux et d'efforts ingénieusement puérils.

Et s'il faut pousser mon parti pris de bienveillance jusqu'aux confins de l'abus, j'ajouterai que je trouve M. Maurice Rollinat foncièrement original. Il a, en fait, instauré dans les environs de la Littérature, la Cocasserie froide, et, ce qui magnifie à mes yeux ce mérite bien sain, naïve sans pair. Autrement je l'eusse proclamé disciple de M. Amédée Pommier qui fut un roué, lui, du diabolisme d'Épinal, un roublard du vers maladroitement tourdeforcesque, en un mot un « maître expert-juré » sur le mirliton, dont M. Maurice Rollinat n'est, il faut bien l'admettre, qu'un virtuose tâtonnant.

Je n'ai pas entendu dire que M. Maurice Rollinat ait écrit en prose. Il serait désirable qu'il le fit vers la fin de sa carrière mortelle que je souhaite de tout mon cœur heureuse et longue, sous la forme de *mémoires* ou de *confessions*, puisque ces mots redeviennent à la mode. Que cet adieu sur le tard à l'écriture puisse ou doive être la

merveille que je voudrais, franchement je n'en puis rien prévoir, mais comme tout porte à croire qu'il aurait des chances d'être sincère, on y récolterait pour sûr de précieux aveux, des *mea culpa* trop autorisés, hélas ! sur l'erreur d'un âge déjà mûr, un instant égaré par les brèves caresses du journalisme influent et la *voix d'or* d'une sirène proverbiallement capricieuse, l'expression, je m'en doute, touchante du remords d'avoir, ne se sentant ni les reins, ni l'esprit, ni l'âme du poète, compromis la vocation, donné à sourire de la glorieusement tragique vocation de ces êtres sublimes et faibles, quand ils ne sont pas Shakespeare et Goethe, pour trop de fierté vibrante ou sourde, les Poètes !

Les amis de M. Maurice Rollinat lui attribuent un réel talent de déclamateur au piano qui n'aurait pas nui au *débit* de ses vers.

Au physique, M. Maurice Rollinat, que je n'ai jamais eu l'avantage de voir et d'entretenir un instant que le soir de cette bizarre première représentation du *Nouveau monde*, m'a paru un brin moustachu, à l'air bon garçon, pas vampire du tout, avec des fourrures autour.

Paul Verlaine

¹ Car il faut lire : Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange « et non ayant » ainsi qu'une faute typographique me l'a fait mettre dans la première série de mes "Poètes maudits.

Dayot, Armand (1851-1934). Le long des routes : récits et impressions. 1897.

A Madame Ménard-Dorian

Ma surprise a été vive en revoyant Rollinat, débarqué depuis vingt-quatre heures à Paris, et arraché non sans peine, pour quelques jours, à sa chère Creuse, où il s'était terré depuis de si longues années.

Ce n'était plus le poète chevelu d'autrefois, aux joues creuses, au sourire amer, au teint pâle, aux traits tourmentés, dont Gaston Béthune a si fidèlement reproduit l'image dans une aquarelle qui restera comme un document des plus précieux de l'iconographie rollinatesque.

Dans le calme réconfortant des champs et des bois, au bruit charmeur et reposant des sources, au milieu des vivifiants parfums des fleurs sauvages et de la douce lumière des aubes fraîches et des crépuscules dorés, dans l'éloignement des hommes et dans la fréquentation des arbres, des rocs et des bêtes, non seulement l'âme toujours inquiète du poète des *Névroses* et de *l'Abîme* s'était apaisée, mais aussi l'expression de mélancolie douloureuse de son visage. J'en étais presque peiné. On nous avait changé notre Rollinat, celui dont la voix cruellement ensorceleuse faisait jadis vibrer tous nos nerfs et nous mordait si profondément au cœur, celui dont le masque tragique reflétait si bien les angoissantes émotions que faisait naître en nous sa musique lorsque, assis devant son piano, le buste droit, les yeux perdus dans le rêve, les doigts crispés sur les touches, il secouait les longues mèches de ses cheveux noirs en jetant au ciel ce cri déchirant :

Ne cherchez plus mon cœur, les bêtes l'ont mangé

Hélas ! ces mèches sont allées « où nous irons tous. » Elles n'ont pu trouver grâce devant les impitoyables ciseaux du perruquier de Fresselines.

Fort heureusement, aucune des forces du poète ne résidait dans l'opulence absalonienne de sa chevelure, et le cruel coup de ciseaux du Figaro champêtre n'eut aucun fâcheux effet sur les cordes vocales. Il me semble même que la voix de Rollinat a aujourd'hui plus d'ampleur, plus de sonorité, plus d'étendue qu'il y a quelques années ; cette voix inclassable, tour à tour d'une douceur exquise et d'une gravité profonde, puis mordante, presque grinçante, et qui tout d'un coup, sans transition aucune, se pliant brusquement aux folles exigences de la musique qu'elle traduit, franchit sans effort tout l'espace du clavier.

Oh ! cette inoubliable voix qui remuait jusqu'au fond de l'âme les plus insensibles, et triomphait des natures les plus rebelles à la musique ! Théophile Gautier eût versé des larmes en écoutant Rollinat chanter le *Recueillement* ; Hugo eût applaudi à la sombre mélodie de la *Nuit tombante* écoutée avec le même sentiment de terreur vague que celui qu'on éprouve en sentant s'épaissir autour de soi les ténèbres dans la solitude ; Théodore de Banville ne pouvait se lasser d'entendre la musique éolienne des *Blanchisseuses du Paradis*. – L'anecdote suivante prouvera la magique puissance de ce tzigane de génie.

Ainsi que Gautier, qu'Hugo, que Banville, et peut-être même à un degré plus... paroxyste, Barbey d'Aurevilly avait la musique en horreur.

La seule vue d'un piano le rendait mélancolique, et au son de cet instrument barbare il fuyait éperdu. Un jour, on parlait devant lui de Rollinat qu'il n'avait jamais vu et dont il ne connaissait sans doute pas encore le nom. « C'est un artiste étrange, disait-on. Non content d'écrire lui-même des vers superbes, il a osé mettre Baudelaire en musique, et il a réussi. ? » « Mettre Baudelaire en musique hurla Barbey d'Aurevilly pris d'un furieux accès d'indignation. Le misérable ! » Et se dressant brusquement

dans une de ces poses prophétiques qui lui étaient familières, il déclara à l'inconscient provocateur de cette violente apostrophe que ce Rollinat n'était qu'un drôle et pria qu'on ne prononçât désormais plus son nom devant lui...

Quelques jours plus tard, à la suite d'une très habile conspiration, Barbey d'Aurevilly entendait Rollinat chanter *la Causerie de Baudelaire* au piano. L'effet fut d'un comique prodigieux. L'auteur de *l'Ensorcelée* n'en pouvait croire ses oreilles. Il se crut le jouet d'un rêve. Il s'avança vers le poète musicien et le pria de chanter encore, après lui avoir serré les mains avec une touchante effusion.

Puis il l'invita à le venir voir, et jusqu'à son départ pour les champs où il séjourna près de dix ans, amassant sans doute dans le recueillement de la Solitude un merveilleux trésor de strophes et de mélodies, Rollinat devint l'intime ami, l'hôte familier de Barbey d'Aurevilly. Ce dernier se plaisait à répéter qu'il ne connaissait vraiment Baudelaire que depuis qu'il avait entendu Rollinat, et que l'auteur des *Fleurs du mal* lui-même aurait goûté cette musique dont il fut le mystérieux inspirateur, et qui est comme le prolongement mélodieux de sa pensée.

Demandez à Alphonse Daudet ce qu'il pense des chants de Rollinat. Je me trompe fort si l'illustre écrivain ne vous répond pas que pendant les heures les plus douloureuses de sa vie souffrante, il regrette de n'avoir pas cet extraordinaire charmeur auprès de lui pour l'entendre chanter ces deux mélodies qu'il affectionne tout particulièrement *l'Invitation au voyage* et *le Jet d'eau*, œuvres exquises où le poète et le musicien ont intimement marié leur génie pour nous faire respirer un instant les parfums les plus rares, pour faire passer devant nos yeux hallucinés les plus troublantes visions, les plus indéfinissables couleurs, pour nous faire entrevoir des paradis rêvés, et pour exprimer dans un subtil et divin langage tout le charme berceur et caressant de la contemplation amoureuse.

Edmond de Goncourt lui-même n'a-t-il pas écrit quelque part que la musique de Rollinat l'avait très profondément impressionné !

Je me demande en vérité si la lyre et le chant d'Orphée, qui attendrissaient les rocs et faisaient pleurer les bêtes, auraient produit de tels enchantements sur des musicophobes aussi raisonnables que ceux que je viens de nommer.

Voilà bientôt vingt ans que je vis Rollinat pour la première fois. C'était dans une petite brasserie du quartier Latin, tout à côté de l'Odéon. Il n'avait encore publié aucun volume et, rapsode errant de la rive gauche, il noctambulait infatigablement à travers les ruelles désertes des vieux quartiers et le long des quais silencieux, toujours accompagné d'un groupe d'admirateurs fervents, avides des sensations aiguës qui naissaient de ses vers et de ses chansons tristes.

Parfois le groupe des promeneurs s'arrêtait devant un café, riche d'un piano presque aphone et très délabré, mais auquel d'effrayants accords rendaient miraculeusement la jeunesse et la voix.

L'impression que produisit sur moi cette rencontre fut si profonde, qu'aujourd'hui encore je ne puis me fredonner à moi-même un de ces airs si douloureusement évocateurs, si étrangement nostalgiques, sans revoir aussitôt, à travers toutes ces années disparues, cette petite salle de brasserie, toute basse, tout enfumée, pleine d'auditeurs attentifs, poètes, écrivains, peintres, sculpteurs. Dont beaucoup sont aujourd'hui célèbres. Et au son, de cette musique inouïe, faite de mélodieux lambeaux dont Rollinat habillait tour à tour, avec un art magique, les poésies de Baudelaire et

les siennes, des émotions confuses, puis poignantes, prenaient tous ces cœurs d'artistes et les visages pâlissaient et les yeux s'emplissaient de larmes.

Quant à Rollinat, tantôt si bas courbé sur son piano que les longues mèches de ses cheveux noirs en balayaient les touches, tantôt brusquement redressé, les yeux au ciel, le masque douloureusement tragique, il me faisait songer à l'étrange et vivante ébauche de Paganini par Delacroix. Vous rappelez-vous ce maigre personnage vêtu de noir, à la taille très courbée, presque déhanchée ? Son teint est d'une mortelle pâleur, son sourire amer et satanique, et de son Guarnerius enchanté on croit entendre s'échapper à la fois, dans une fantastique harmonie, les lamentations de Moïse et les ricanements des stryges.

Tel Rollinat m'apparut pour la première fois dans cette petite brasserie enfumée, au milieu de cet auditoire très compréhensif.

Puis, las de la ville, il s'exila définitivement dans son cher pays natal, après avoir publié *les Névroses*, ce livre superbe, où, dans une forme si divinement pure, dans un rythme d'une originalité si savoureuse, il a chanté les obsessions fantastiques de son âme inquiète, et les mystérieuses beautés de la nature.

Vainement, ses amis s'étaient efforcés jusqu'à ce jour de faire revenir à Paris le sauvage solitaire qui, dans son exil agreste, ferme obstinément l'oreille à tous les bruits de la grande ville. Sans doute même ignore-t-il (ô comble de la surdité volontaire !) les innovations rythmique et les prédications retentissantes de tous ces joyeux salutistes de la littérature, pèlerins plus ou moins magnifiques, plus ou moins passionnés du symbolisme décadent, fanatiques partisans des théories harmoniques d'Helmholtz ou du romanisme régénérateur...

Pendant ce temps, il glorifie la grâce des pouliches et des lézards, la pourpre des coquelicots et la blancheur des pâquerettes dans des strophes limpides et fraîches comme les eaux de la Creuse. Mais Rollinat ne se borne pas à s'extasier, avec sa conscience d'artiste impeccable, ses naïves inspirations champêtres dans la plastique savante de son vers. Il continue à composer ces originales mélodies d'une suggestivité si troublante, si pleines de mystérieuses évocations et qui sont comme les complémentaires indispensables du Verbe, toujours impuissant, malgré sa prestigieuse subtilité, à l'expression de l'inexprimable. Cette musique étrange, harmonieux prolongement de la pensée du poète, est impérieusement impressionnante malgré une inexpérience, parfois presque infantine, de la forme. Et n'est-ce pas là l'essentiel ? Qui nous fera connaître la vraie formule d'art ?

Qu'importent en vérité les procédés de l'artiste, s'ils suffisent à la forme de son rêve, et s'il y trouve les moyens d'émouvoir ?

« La musique de Rollinat est vraiment d'une compréhension tout à fait supérieure. Je ne sais pas quelle est sa valeur près des musiciens, mais ce que je sais, c'est que c'est de la musique de poète et de la musique parlant aux hommes de lettres. Il est impossible de mieux faire valoir, de mieux monter en épingle la valeur des mots, et quand on entend cela, c'est comme un coup de fouet donné à ce qu'il y a de littéraire en nous. »

Je détache ces lignes du journal des Goncourt. Deux de nos grands compositeurs musicaux, deux maîtres, ont ainsi exprimé leur opinion sur Rollinat, qui venait de chanter devant eux, de sa voix stridente et plaintive, quelques-unes de ses plus extraordinaires mélodies :

« Quel excellent élève cela ferait ! » dit l'un d'un air légèrement pincé.

« Mais c'est un fou de génie que ce Rollinat! » s'écria le second que cette musique extraordinaire avait remué jusqu'au fond du cœur.

A vrai dire, et j'espère que Rollinat ne me tiendra pas rigueur de l'opinion que je vais porter à mon tour sur ces deux jugements, je préfère de beaucoup, même dans l'exagération indiscutable de son expression, la seconde appréciation, qui est de Gounod.

Ce fou de génie procure, en ce moment, nous dit-on, de bien douces émotions aux habitants de Fresselines, bourg de la Creuse où il s'est réfugié, et dont le brave curé est son fidèle compagnon de pêche et son meilleur ami. Aux offices du dimanche *il tient l'harmonium* de la petite église champêtre et, s'accompagnant de cet instrument effroyablement nasillard, il chante aux fidèles stupéfaits et attendris *les Blanchisseuses du paradis, la Mort des Fougères, l'Invitation au voyage, le Recueillement*, son chef-d'œuvre.

Heureux habitants de Fresselines !

Brisson, Adolphe (1860-1925).
Pointes sèches : physiologies littéraires. 1898.

Sa destinée est singulière et un peu mélancolique. Il y a quelque vingt ans, il habitait le quartier Latin et il y jouissait d'une grande renommée. On le voyait, le soir, dans les cénacles et les brasseries où il payait vaillamment de sa personne. Il s'asseyait au piano et chantait, en s'accompagnant lui-même, d'étranges poèmes. C'étaient des récits macabres, des légendes dans la note fantastique qui faisaient passer un frisson sur l'auditoire. Il faut dire que l'auteur les interprétait merveilleusement. Il avait une voix sonore, des yeux noirs pleins de feu, une mimique expressive et, par-dessus tout, une chaleur d'âme, un emportement qui donnaient à ses vers un relief inoubliable. On ne se lassait pas d'écouter cet artiste personnel. Il eut la bonne fortune d'exécuter ses compositions devant Albert Wolff, qui était un des chroniqueurs influents du *Figaro*. Quelques jours plus tard, ce journal publiait en première page un article enthousiaste. Albert Wolff révélait au monde l'existence de Maurice Rollinat et célébrait son génie en termes dithyrambiques, et le mettait à côté, sinon au-dessus, des plus illustres poètes de l'humanité. Le public fut stupéfait, il n'était pas habitué à ces sortes de manifestes, M. Octave Mirbeau n'ayant pas encore inventé M. Maurice Maeterlinck. Il n'avait pas notre scepticisme et se laissait, si l'on peut employer ce mot vulgaire, aisément « monter le cou ». Chacun voulut connaître le nouveau prodige. On se l'arracha dans les salons. M. Rollinat savoura pendant quelques mois les délices de la gloire. Puis il disparut. Le silence se fit autour de son nom. On se demandait parfois : Où est-il ? Qu'est-il devenu ? Et ses amis assuraient qu'il vivait à la campagne, quelque part dans le centre de la France, et qu'il passait son temps à méditer, à pêcher à la ligne et à composer des livres. Et en effet, de loin en loin, il publiait un volume : Dans les Branles, L'Abîme, la Nature. Ces ouvrages étaient accueillis avec sympathie, mais ils n'éveillaient qu'une curiosité modérée. L'écrivain n'était plus là pour les présenter. Ils étaient obligés de se défendre tout seuls et ils se défendaient assez mal. Ce n'est pas qu'ils fussent dénués de mérite, mais, le lecteur n'y retrouvait pas ce qu'il y cherchait, les sensations bizarres qu'évoquait dans son imagination le seul nom de Rollinat. Il les jugeait trop raisonnables, trop pondérés. « Eh quoi ! n'est-ce, que, cela ? » s'écriait-il après avoir parcouru des pièces loyalement rimées où les fleurs, les animaux, les bois et le ciel bleu étaient honnêtement célébrés. Il eût voulu des épices infernales, on ne lui servait que du pain bis. De là, une inévitable déception. M. Rollinat est trop intelligent pour ne pas se rendre compte de ce phénomène. Il fait ce qu'il peut pour se plier aux caprices de la foule et garder le prestige de son ancienne réputation. Entre deux pages pittoresques, il a coutume de glisser quelque morceau appartenant au genre « cruel » et destiné à contenter ses anciens admirateurs. Mais on sent que ce sacrifice lui est pénible ; il est obligé de s'imposer un effort. Je crois bien qu'en M. Maurice Rollinat, le vieil homme a vécu et que le franc campagnard qu'il est devenu a tué l'abstracteur de quintessence. Telle est l'impression que laissent ses derniers recueils. M. Rollinat n'est sincère, c'est-à-dire n'est excellent, que lorsqu'il parle des choses de la nature.

Si l'on s'attachait à dégager la substance de ces volumes, à analyser les idées qui y sont contenues, l'énumération serait brève. M. Rollinat n'est pas un artiste aussi complexe qu'il s'attache à le paraître... 1° les objets inanimés ont une âme tout comme les créatures ; 2° la vie est un mal ; 3° nous ne sommes sûrs de rien, nous flottons dans l'incertitude de nos destinées ; 4° pourquoi l'homme n'a-t-il pas des ailes comme les oiseaux ? 5° la bonté est le divin baume qui apaise nos misères : ce sont les pensées les plus saillantes que l'on puisse noter dans l'œuvre de Maurice Rollinat.

Elles ne sont pas nouvelles et se peuvent ranger au nombre des lieux communs. Elles suggèrent à M. Rollinat de copieux développements ; il les tourne, les retourne, les mâchonne, les présente sous mille formes diverses. Il les accommode en sonnets, en fabliaux, en ballades. Il en tire des effets terrifiants ou grotesques. Il s'inflige un labeur énorme pour ce pauvre résultat. Toutes ses pièces métaphysiques sont incompréhensibles ou puériles, et parfois les deux ensemble. Le fond en est banal et la forme médiocre. M. Rollinat n'évite la prétention que pour tomber dans la platitude ; il lui arrive d'ailleurs d'amalgamer l'une et l'autre et je pourrais citer plusieurs pièces qui sont, à ce point de vue, des modèles de mauvais goût et d'enfantillage. Ainsi celle qu'il intitule les *Treize Rêves*. Des amis causent après boire et se racontent leurs songes. C'est un amas d'inventions horribles l'un s'est réveillé sous le couteau de la guillotine ; un autre a été enseveli avant d'être tout à fait mort ; un autre a été brûlé sur un bûcher et a vu grésiller ses chairs au contact de braises ardentes. Le dernier affirme qu'étant défunt et passant devant le juge suprême, celui-ci l'a condamné à revenir sur la terre et à recommencer son existence. Et aussitôt les autres de s'écrier «Ton supplice est plus rude que le nôtre.» Vous saisissez le procédé. Si du moins M. Rollinat se dédommageait par l'ingéniosité du détail, par l'éclat lyrique de la narration ! Mais non ! Sa fantaisie est pénible et d'haleine courte. Quand le morceau commence bien, il est rare qu'il s'achève de même. Ainsi l'auteur nous peint quelque part les tortures d'un pauvre cheval que dévorent les sangsues. On s'attend à ce qu'il résume en des vers vigoureux ou pathétiques l'émotion que ce spectacle lui a causée. Et voilà tout ce qu'il trouve :

Et je m'enfuis, plaignant l'humble victime, comme
Je maudissais son bourreau, – l'homme.

Cette chute est piteuse et trahit un certain embarras. Le poète ne savait comment finir son histoire : il s'en est tiré tant bien que mal. Et nous observons une égale gaucherie dans le vocabulaire, dans le choix des termes. M. Rollinat n'est, dans aucune mesure, virtuose. Il ne possède point l'extraordinaire souplesse des parnassiens, des Silvestre, des Banville, des Mendès qui, même quand ils n'ont rien à dire, ont l'air de dire quelque chose, et qui caressent l'oreille alors qu'ils ne captivent pas l'esprit.

M. Rollinat ne connaît pas ces subtilités. Ce poète chevelu a commis des vers que Despréaux eût condamnés comme étant trop prosaïques :

Pour l'heure elle ne veut pas dormir de sitôt.
Je rentre chez moi tout patraque.
Il ne peut retarder sans trac
Cette bête ronde à tic-tac.
Plus d'une, à force de confire
En tête à tête avec le deuil,
Prend la figure du cercueil
Et de ta mort – pour ainsi dire.

Un autre effet de cette gêne où se débat l'auteur des *Apparitions*, est de le jeter dans la recherche des locutions anormales. Ne rencontrant pas au bout de sa plume l'expression adéquate à sa pensée, il en fabrique une tout exprès, qui est le plus souvent inharmonieuse. Ainsi, il écrira :

Inétonné des occurrences.

Et encore

Moisir dans le croupi du songe.

Ou bien

Mais un être surgit d'un lumineux funèbre.

Ce dernier trait est plus heureux et offre un sens à peu près raisonnable. Ailleurs, M. Rollinat tombe dans le plus affligeant pathos. Par exemple, il met en scène une vieille dame qui s'occupe des « tables tournantes » et entretient un commerce avec les esprits. L'un d'eux qu'elle a sans doute offensé se venge et la punit de façon terrible.

La table avec d'affreux efforts
Se lève, la dame soupçonne
Sa haine, et veut fuir au dehors.
Mais le meuble lourd l'emprisonne
En lui barrant la porte. Alors,
Sous l'esprit fou qui l'éperonne,
Cette table a des bonds plus forts
Contre l'être qu'elle environne,
Et, comme une masse à ressorts,
Se précipite sur ce corps
Qu'elle écrase, lente, et tronçonne.

Vous représentez-vous cette dame environnée d'une table ? Cela se peut-il imaginer ? Sans compter que l'épisode n'offre par lui-même qu'un médiocre intérêt. J'adresserai le même reproche aux anecdotes, plus ou moins extravagantes, que l'auteur intitule la *Dame peinte* (il s'agit d'un portrait qui suit des yeux M. Rollinat et le regarde avec méfiance) ; *l'Angoisse* (une femme meurt de saisissement en croyant apercevoir un voleur) ; le *Soleil couchant* (les lueurs rougeoyantes du crépuscule rappellent aux assassins le sang de leurs victimes) ; la *Forme blanche* (c'est une jument qui se transforme en cercueil). Les bières, les catafalques, les accessoires des pompes funèbres occupent une place énorme dans les livres de Maurice Rollinat. Il cultive aussi le symbole ; mais ses symboles ne s'enveloppent pas de mystères comme ceux du théâtre norvégien, ils sont limpides, ils sont naïfs. M. Rollinat se promène dans un cimetière. Il découvre un crapaud niché dans une tête de mort (de telles aventures n'arrivent qu'à lui !). Et tout de suite il s'écrie :

Ah ! Combien l'aspect de la bête
Me les fit concevoir affreux
Les jours passés du malheureux
Représenté par cette tête !

D'où nous devons conclure, si j'ai compris la pensée de Rollinat, que les crapauds se logent seulement sous le crâne des gens qui furent malheureux sur terre, mais que ceux qui furent heureux sont à l'abri de cette injure posthume ! La puérité ne saurait aller plus loin.

Eh bien ! ce philosophe très ordinaire, cet humoriste saugrenu, ce mauvais fabricant de cauchemars est **un exquis poète quand, au lieu de se torturer l'entendement, il se borne à peindre les objets qui sont autour de lui**, à analyser les sensations que lui procure la contemplation des champs, des forêts, et des calmes horizons de son pays. On ne saurait se tromper plus intimement sur sa vocation. M. Rollinat s'attribue le talent tourmenté d'un Honmann, d'un Edgar Poë ; il n'est, au fond, qu'un descriptif de l'école de Brizeux, avec moins de tendresse, avec une curiosité plus affinée des couleurs et des formes de la nature. C'est là son vrai mérite, et il est de premier ordre. Nul n'a rendu avec autant d'intensité, avec une souplesse plus variée et un plus singulier bonheur d'expression, l'attitude, la silhouette des animaux, des plantes, des arbres, ce qui constitue leur caractère individuel, leur *essence*. Les êtres surgissent à sa voix et donnent l'illusion de la vie. Il montre le vol hésitant et *nageotant* des papillons. Il s'extasie sur le charme timide des

fleurs des champs. Et, avec une grâce qui n'exclut nullement la précision, il les dessine brin à brin, feuille à feuille :

Au bord d'un talus qui s'effrite
De beaux petits myosotis
Vous apparaissent - nains blottis—.
Sous une haute marguerite.
Ailleurs, d'innombrables aigrettes
De fils d'herbe hauts et tremblants.
Bigarrent les grands fouillis blancs
Des virginales pâquerettes.
L'insecte turquoise-améthyste
Sur elles semblant incrusté,
Y vit son immobilité
A la fois si douce et si triste.

Et le zéphyr qui les balance,
Qui les éveille et les rendort,
Sous la trame des rayons d'or
Écoute frémir leur silence.

Il perçoit des nuances qui échappent à nos sens grossiers de citadins. La pluie, pour nous, est toujours la pluie. Nous estimons que rien ne ressemble à une goutte d'eau comme une autre goutte d'eau. Quelle erreur ! Écoutez Rollinat. Il va vous expliquer qu'il y a pluie et pluie, qu'il y a la pluie triste et la pluie joyeuse :

L'une tambourinant, battant vitres, toiture,
Les herbes, les cailloux, le feuillage, le roc,
Oblique, tiède et lourde, et tombant tout d'un bloc,
Est un épanchement joyeux de la nature.

De ses fils clairs et gros qui cognent, rebondissent,
Trouant le sol, criblant la surface des eaux,
Elle amuse les yeux et réjouit les os,
Fait qu'à son bercement les tracas s'engourdissent.

Voilà pour la bonne pluie! Et maintenant voici la pluie méchante :

L'autre au coulement droit, monotone, muet,
Froid déluge compact et cependant fluët,
Donnant au paysage un air de cimetière,
Exprime le chagrin de la nature entière.
Sous le cintré fumeux de sa voûte abaissée
Qu'éclaire sans soleil un jour froid de caveau,
Elle est là, dévidant son sinistre écheveau,
Vous entrant, par les yeux, la mort dans la pensée.

Positivement, pour Rollinat, cette pluie est un être vivant, conscient du bien ou du mal qu'il peut faire. Et de même, il prête une âme à toutes les choses qui l'entourent, à la rivière, dont il exprime le tourment, quand ses ondes sont gonflées et débordent de son lit ; à la neige *continueuse*, tenace, qui blanchit, nivelle tout sous la *mollesse de sa masse* ; à l'herbe, qui est l'écrin où nos richesses sont déposées :

Ici, parmi ses brins, feuilles et longues tiges,
Dans une extase qui frémit,
Elle offre, diapré, le délicat prestige
De fleurs qui sont fleurs à demi.

Sa langue, si embarrassée lorsqu'il l'applique à formuler des idées générales, devient étonnamment vive et fluide dès qu'il se renferme dans la notation des choses vues. Le mot arrive sans effort et toujours le mot juste, et parfois le mot inattendu et qui fait image. Telle de ses pièces a l'exactitude de l'instantané photographique avec le mouvement et le coloris en plus. Je citerai celle sur la *Couleuvre*, couleuvre *argentée, cravatée de noir, coulante et lourde*, que le poète accommode en strophes de six pieds et qui y déroule ses anneaux avec une perfide lenteur. Cette recherche de l'épithète picturale n'est pas exempte de préciosité. Ce style est fatigant; mais, absorbé par petites doses, il est « suggestif », il vous procure une vision extraordinairement aiguë et nette de la nature physique. Que M. Rollinat ne s'y trompe point. Ce don de peindre est sa principale originalité ; je ne pense pas qu'il en ait une autre. Il restera de lui une douzaine de morceaux pittoresques. Et c'est par eux que son nom sera sauvé de l'oubli.

Buet Charles. Médaillons et camées. 1885. **MAURICE ROLLINAT**

Ce nom, presque inconnu, mériterait d'être célèbre depuis bien longtemps. Le poète-musicien qui le porte a eu la mauvaise chance d'être édité par un éditeur fort endormi, chez lequel il a laissé s'engouffrer ses valse et six mélodies de Baudelaire, d'un art infini, absolument étrange et saisissant (1)

Beaucoup de Parisiens, des plus raffinés, l'avaient déjà applaudi, soit chez Victor Hugo, soit chez Théodore de Banville, soit chez son ami Charles Buet, où il se retrouve, le mercredi, avec Barbey d'Aurevilly, François Coppée, Ernest Hello, Frédéric Godefroy. Maurice Rollinat est Berrichon, tout ainsi que George Sand, qui fut la grande amie de son père, et qui lui prédit, à lui, sa vie tourmentée, indiciblement mélancolique, toute pleine de regrets et de souvenirs.

C'est une légende du quartier Latin, propagée par certain roman à sensation de M. Félicien Champsaur, qui a montré Rollinat comme un bohème, le bohème macabre de la lassitude et de la mort. Bohème ! Il ne l'est non plus que le premier bourgeois venu. Il vit, paisible et laborieux, dans son modeste logis du quartier des Invalides, loin des bruits, des tapages et de la réclame. Il possède la médiocrité dorée qu'enviait le poète latin : il vit de peu, et content, avec son chat Tigroteau et son chien Pluton. Son intérieur est celui d'un homme de famille: il est entouré de souvenirs, et, près du portrait de George Sand, on voit chez lui celui de son père François Rollinat, représentant du peuple en 1848.

Maurice Rollinat, que parfois l'on a comparé à Edgar Poë, à Baudelaire, à Hoffmann et à Chopin, n'est ni l'un ni l'autre de ces poètes et de ces musiciens, avec lesquels il n'a que de lointaines affinités. Il est lui, et c'est assez.

D'une puissante originalité, d'un esprit profondément imbu des plus hautes pensées, il chante les désenchantements de la vie, les horreurs de la mort, la paix du sépulcre, les espérances futures, les déchirements du remords. La musique avec laquelle il interprète *la Mort des pauvres, la cloche fêlée, le Flambeau vivant, l'Idéal*, de ce grand Baudelaire que je vis mourir, n'appartient assurément à aucune école « conservatoire », dit-il lui-même en son langage singulièrement imagé.

C'est le cri de l'âme, c'est l'envolée de la conscience ; c'est une mélodie *extra-humaine* toute de sensation, de raffinement, qui parle aux cœurs ensevelis dans le scepticisme égoïste du siècle, et qui fait, sous sa voix aiguë, jaillir la douleur. Comme poète, il est moins étrange peut-être, mais non moins puissant. Il a publié le premier recueil de tout nourrisson des Muses : *Dans les brandes*. Mais il a chez Charpentier, un beau volume sous presse, les *Névroses* (1) qui devrait être dédié à monseigneur Satan.

Il a traduit *le Corbeau, le Palais hanté, le Ver conquérant* et qui ne lui a pas entendu dire ces trois poèmes ne sait rien du pouvoir de la parole.

Maurice Rollinat est condamné, paraît-il, à être son propre rapsode. Il dit avec un art qui s'ignore, tout naturellement, des choses surnaturelles. Il a le geste en spirale des diaboliques; il a le regard fulgurant des hantés. Nul mieux que lui ne comprend la nature ; nul ne la décrit d'un pinceau plus net, plus rapide. Il a le mot juste, l'épithète *picturale*, et je crois, ma foi que, pour expliquer ce diable d'homme, qui est peut-être l'homme du diable, il faudrait lui emprunter son langage pittoresquement fantastique, bourré d'images inouïes, et qui est, a proprement dire, la langue des *sensitifs*.

Sensitifs, ils étaient ses auditeurs d'hier soir ! C'était chez Sarah Bernhardt, si fraîchement jeune, dans une admirable robe bleu pâle et rose, lamée d'argent.

Je me garderai bien de décrire l'atelier tant de fois décrit de la grande artiste où se pressaient Albert Wolff, le peintre Alfred Stevens, Hector Crémieux (2), l'auteur *d'Orphée aux Enfers*, Julien Turgan, M. et madame Jean Richepin, Catulle Mendès,

mademoiselle Louise Abbéma, mademoiselle Arnaud, l'auteur de Jane Grey, -ce chef-d'œuvre qu'on applaudira l'an prochain au Théâtre-Moderne ; M. Peyronnet et sa charmante femme, en toilette blanche ; M. Cheramy ; enfin l'inimitable Coquelin cadet, escorté de plusieurs monologues.

Poètes, dramaturges, peintres, journalistes, tous applaudissaient le Soliloque de Troppmann, dit par Rollinat, avec une verve enragée, et c'était, en vérité, un contraste délicieux, que cette poésie funèbre et grandiose, régnant en souveraine fantômatique dans ce rare salon

Paris, Samedi.

Mon cher Cladel,

Je vous adresse l'article sur
Dorley d'Auxvilly et la citation qu'on a
faite de Gil Blas. J'ai beaucoup remercié
le grand écrivain du service qu'il vient de
me rendre en me consacrant une pareille
étude : je crois affectivement que l'éditeur
Charpentier prendra ces lignes en
considération. Vous tenez à la rescousse,
et l'affaire sera levée ! — —

Je mets la dernière main au classement
des pièces et à leur correction définitive.
Je vous porterai mon Manuscrit jeudi
prochain, accompagné de l'abbé Sirey
et probablement de Lafayette. —
au revoir et mille fois merci ! mon
cher Cladel.

Bien cordialement,
Maurice Rollinat

J'ai été très enchanté d'autre part de lire
l'article paru dans le Courrier de
Rueil. Mais, Salcedo ! ça t'a
assez Coquillé ce jour ! — —

Cladel-Rollinat

Parmi les amis de Léon Cladel il y avait Maurice Rollinat, un poète dont Judith Cladel écrira, de manière merveilleuse, la vie.

C'est elle qui offre cette lettre de Rollinat à Cladel :

Mon cher Cladel,

Je vous adresse l'article de Barbey D'Aurevilly et la citation qu'en a faite le Gil Blas. J'ai beaucoup remercié le grand écrivain du service qu'il vient de me rendre en me consacrant une pareille étude : je crois effectivement que l'éditeur Charpentier prendra les lignes en considération. Vous viendrez à la rescousse et l'affaire sera enlevée !

Je mets la dernière main au classement des pièces et à leur correction définitive. Je vous porterai mon manuscrit jeudi prochain, accompagné de l'ami Seras et probablement de Lafayette.

Au revoir et mille fois merci ! mon cher cladel

Maurice Rollinat

J'ai été très enchanté l'autre jour de lire l'article panoramique de Crésy dans le Réveil. Mais sacrédieu ! (... ?...) assez coquillé sa prose !

Il s'agit là du quotidien des écrivains : attendre une belle critique pour convaincre un éditeur et Cladel a toujours été là pour aider les jeunes. Indiquons juste en passant que Maurice est le prénom qu'a choisi sa marraine... George Sand.

Judith Cladel

Maurice Rollinat

Avec une étude de Gustave Khan

Editions La Brochure

82210 Angeville

mars 2013

ISBN : 978-2-917154-78-6

<http://la-brochure.over-blog.com>

La publication des *Névroses* en 1883 rendit spontanément célèbre le nom de Rollinat déjà très connu des hommes de lettres et des artistes. Ce nom d'aspect si français et d'une sonorité exotique et romantique qui pavaisait d'originalité son essor, franchissait ainsi le premier cercle de la gloire pour atteindre le deuxième, celui que compose la faveur des lettrés et des gens du monde, snobs ou dilettante.

L'heure de cette apparition était des plus heureuses. Le mouvement littéraire dit de 1880 animait le monde de l'esprit, y prolongeait la profonde vibration qui dura pendant tout le XIXe siècle. Les beaux recueils de poésies de Mendès, de Silvestre, de Richepin trouvaient un public fidèle. Leconte de Lisle, de Banville, Mallarmé, de Heredia, Verlaine, Léon Dierx vivaient tous, parlaient d'art, du leur et de celui des « Dieux » à peine disparus: Victor Hugo, Théophile Gautier, Baudelaire. Le roman, en pleine phase naturaliste, perdait Flaubert, mais réunissait en une amusante opposition de tempéraments, de Goncourt, Zola, Daudet, trio d'amitié confraternelle que la rivalité littéraire passionnait en secret. Barbey d'Aurevilly et Léon Cladel poursuivaient leur œuvre hautaine loin de la foule, l'un dans ces martyrologes psychologiques : Une Histoire sans Nom, Ce qui ne meurt pas, l'autre dans l'épopée paysanne et plébéienne; Maupassant conquérait déjà des légions de lecteurs par l'entraînante santé de son talent; Paul Bourget donnait ses Essais aussitôt fameux et, le journalisme n'étant pas encore complètement étranger aux lettres, Le grand Barbey narrait sans lassitude, sans défaillance, le récit de sa croisade quotidienne pour l'art en superbes chroniques.

Ce fut lui qui, avant même la mise en vente des Névroses, signala Rollinat tant à l'élite qu'au public très préparé d'alors, par ce cri de joie : Un Poète à l'Horizon, poussé sous forme d'article dans le Constitutionnel. Il connaissait les Névroses, il les avait entendu dire par l'auteur à l'instar (le Baudelaire, étonnant acteur du monologue, et qui, comme lui, quoique avec moins de circonspection, essayait, éprouvait verbalement ses vers en les récitant un peu partout. avant de les livrer à l'imprimerie; il leur assurait ainsi, sans calcul, la plus sûre et la plus délicate publicité. D'autre part, il en avait mis un certain nombre en musique et il les chantait d'une voix saisissante, avec des expressions de physionomie qui captivaient la vue en même temps que cette voix vous prenait l'âme, et pour toujours.

Son prestige sur ses auditoires de hasard fut immédiat, total, vainqueur. Les artistes le subirent avec enchantement parce qu'il était dû à un art indiscutable, quoique tout instinctif et la foule, parce que cet art traduisait des sentiments très simples, très directs, très éprouvés par elle, bien qu'ils semblassent neufs et bizarres et qu'ils le fussent en effet par la forme où le poète les présentait. Cela devint la contagion d'un charme, un ensorcellement auquel on se prêtait sans résistance, le sachant inoffensif, une griserie de bon aloi qu'on n'avait pas à désavouer au réveil et qui ne laissait qu'un vibrant souvenir sans malaise. Toute fillette j'en fus également enveloppée et je veux conter ici comment je vis et j'entendis Rollinat pour la première fois; car les circonstances (le cette rencontre sont de celles qu'un metteur en scène supérieur semble avoir voulues pour le relief exact d'une personnalité rare. Tel 'Maurice Rollinat m'apparut en ces jours de prime jeunesse et de crédulité, tel il reste fixé dans nia mémoire sous son triple aspect d'artiste, d'homme exquis et de grand enfant et je crois juste cette vision' durable, je la crois partagée par ceux qui le connurent et qui, seuls, peuvent en parler justement; je crois que son art sincère, naïf, de séduction un peu facile, toucha surtout les cœurs simples, les ingénus, les absolus et que lorsqu'il atteignit de hauts esprits, ce fut plutôt dans ce qu'ils conservaient des faiblesses de l'enfance et des sentimentalités de l'adolescence.

Mon père habitait alors à Sèvres une villa rustique. Il y travaillait invariablement tous les jours et le dimanche il y recevait amis et disciples. Il ne la quittait guère que pour aller traiter à Paris des affaires d'édition ou de collaboration aux journaux. Un soir d'automne, ma mère et moi nous l'attendions, un peu inquiètes de son retard, tressaillant aux longs cris stridents des locomotives qui entraînaient leurs wagons à travers les campagnes endormies, par les coteaux boisés de Clamart, de Bellevue et de Viroflay jusqu'à Versailles.

Tout à coup, aux approches de minuit, au fond de notre long jardin montueux et sombre, nous surprimes un bruit de voix, nous courûmes à la porte et, vers la lumière de la lampe que ma mère levait, nous vîmes arriver mon père, suivi d'un personnage de taille moyenne, bien découpé, qui dévalait agilement les marches des terrasses :
— Je vous amène Rollinat!

Tous deux s'assirent devant un frugal médianoche et ma curiosité se livra en silence à une copieuse fête. L'hôte nocturne était d'extérieur frappant, non point par quelque excentricité voulue, par affectation cabotine de barbe et de chevelure, niais par l'attrait d'un beau visage plein de caractère; jeune encore, (il avait environ trente-cinq ans) il était vraiment beau, d'une beauté mâle, incisive, sans mollesse et sans artifice. Pris entre les chaudes clartés de la lampe et du foyer, il montrait un masque étroit, d'une vivante pâleur, où y avait à la fois du paysan et du procureur judiciaire, je ne sais quel mélange de haute race française et de singularité américaine, spiritualisé par ce qu'on nomme l'air artiste, par ce que les traits empruntent de distinctions à la vitalité de l'intelligence. De plus, la nature qui l'avait fait beau, l'avait, du même coup, fait étrange. Il y avait de l'étrange dans la clarté des yeux, d'une extraordinaire et froide limpidité, passant du gris-vert de la mer au bleu cristal des glaciers ; de l'étrange en sa forte crinière brune d'où s'échappait une mèche rebelle toujours battante sur un front haut et droit... de l'étrange dans la saillie des pommettes modelées à la Donatello ; dans le dessin des lèvres minces sous la courte moustache fauve, des lèvres tendues par une sorte de demi-sourire nerveux, de fin rictus qui ne gagnait jamais le regard ; de l'étrange en sa voix timbrée, tranchante, intaillant les mots sur la plaque du souvenir ; de l'étrange dans le geste saccadé par lequel il renvoyait sans cesse en arrière, comme d'un coup de griffe, la mèche frémissante sur son sourcil.... et de l'étrangé surtout dans sa causerie.

Car il causait, il causait passionnément de tout ce qui attaquait au profond d'elle-même sa sensibilité d'être à la fois agreste et raffiné. Il décrivait sa province, le Berry, ses brandes et ses ravins, ses rivières et ses arbres, ses paysans et ses animaux, en termes pittoresques, railleusement tendres, en brefs croquis parlés en néologismes d'une drôlerie qui ne s'oubliait plus ; mais les multiples apparences de la nature prenaient, en passant par le filtre de ce cerveau, des nuances de fantastique farouche et puéril. Il disait les angoisses de la solitude dans la campagne, les nuits sans lune, les sortilèges de l'ombre condensée en formes effrayantes, les plaintes de la faune et de la flore plongées dans les ténèbres, la crainte des apparitions possibles à l'insidieuse clarté des astres et tous les mirages de l'âme dévoyée par le délire de la peur ; il disait le trouble mauvais que glisse en la conscience le regard satanique de certains paysans qui ne sont peut-être, que le diable déguisé... Il disait, enfin et surtout, l'horreur de la mort pour lui sans cesse présente, comme on la voit dans les tableaux anciens, grand squelette qui ricane des menaces derrière le dos des vivants ; il la guettait sans cesse et partout, il la redoutait en ses imprévus, sa lenteur ou ses brutalités, coup de couteau de l'assassin, ou coup de soleil des étés torrides ; morsure du serpent ou des bêtes hydrophobes ; piqûre du charbon, poison des plantes vénéneuses et toutes les traîtrises des longues maladies : Paralyse, Ataxie, Amnésie, aux doux noms de Muses, à la dent féroce. Bref, il se révélait le chantre de la Peur et de la Mort. Et il possédait un tel talent de conteur, il savait si prodigieusement communiquer la brûlure de sa fièvre, la glace de ses transes par le pouvoir des mots, de l'accent, du geste, que depuis lors, j'ai vu, plus d'une fois, une réunion d'hommes faits, gens positifs et sceptiques en particulier, palpiter et frémir lors des évocations où ce poète-sorcier paraissait savourer également sa peur et le reflet de sa peur dans le cœur d'autrui.

Ce soir-là, mon père souriait des jeux de cette imagination dont le tour funèbre n'excluait pas une sorte de grinçante jovialité ; moi, je pensais entendre un grand frère très éloquent révéler les affres inavouées qui me travaillaient de frissons quand je traversais les chambres obscures, à probabilités de fantômes et de larves, quand l'orage ébranlait la maison, ou que les hurlements des chiens, la complainte plus insolite encore des chats, troublaient le sommeil des choses ; aussi bien la traduction de ces terreurs me causait un soulagement infini et ma reconnaissance allait, immense et muette, vers celui qui m'en délivrait un peu par la confession.

Quittant la table, Rollinat se mit au piano et préluda... Ses longs doigts noueux, tels des sarments, tourmentèrent les touches d'un jeu saccadé qu'on eût dit autant de passes magnétiques pratiquées sur l'âme de l'instrument et s'accompagnant des mouvements rythmiques de tout son corps et des expressions tourmentées de sa belle figure livrée à des contractions que l'art seul sauvait de la grimace, remué d'une longue ondulation, depuis les pieds et les jambes enroulés aux montants de la chaise, jusqu'à la mèche de cheveux toujours flottante et voltigeante ainsi qu'une flamme noire, il chanta...

Il chanta, et c'est alors qu'opérait le charme.

C'était, soit sur des vers de lui, soit, davantage, sur les mieux choisis d'entre les poèmes de Baudelaire, des mélodies de sa composition, des mélodies qui collaient à cette poésie circéenne comme des voiles mouillés à un corps nu. Il les disait, encore plus qu'il ne les chantait. La diction avait part égale dans cette interprétation d'une souveraine originalité, d'un goût néanmoins parfait. Avec le tact pieux du disciple s'élevant par l'admiration à l'altitude de génie du maître, il se gardait bien de noyer les rimes merveilleusement distillées des Fleurs du Mal sous des flots de sonorités. D'ailleurs, il l'aurait voulu, qu'il ne l'aurait pas pu, il ignorait les lois de la composition

et de l'harmonie : mais il possédait un admirable instinct mélodique ; les strophes se modulaient d'elles-mêmes en son for ; il notait maladroitement ces dessins sur son carnet de poche et chargeait ensuite un ami plus au courant de la technique, de les transcrire, d'en rédiger l'accompagnement sous sa direction. Il obtenait ainsi ce qu'on pourrait nommer des morceaux de diction musicale que nul n'aura jamais su et ne saura jamais interpréter ainsi que lui-même, parce qu'en chantant il leur restituait cette fleur d'imprévu que l'insuffisance de ses moyens ne lui permettait pas de fixer. Aussi plus que sa musique. c'était le vers qu'il s'efforçait de mettre en valeur, le vers impeccable de Baudelaire qu'il sertissait dans le cristal du son : Causerie, Idéal, Madrigal triste, Invitation au Voyage, la Mort eu Pauvre, Tristesse de la Lune, Chanson d'après-midi, il en déroulait le verbe sanglotant et magnifique sur le chemin des gammes que grimpait et descendait impunément sa voix ténorisante à la fois acerbe et tendre, mêlant le sarcasme à la volupté, âpre comme la morsure dans le soprano, d'une mélancolie pleine de langueur et de caresse dans le mezzo, soudain déchirée de coups de gosier rageurs avant de sombrer aux profondeurs du contralto où la polissait le drame de sa pensée ténébreuse... Selon son propre, terme il « faisait » la partie de piano de fusées inattendues, de traits d'une imprécision bizarre qu'on eût dite empruntée aux czardas de Bohême :

Dans ses fouillis d'accords étranges,
Tumultueux et bourdonnants.
J'entends claquer des ailes d'anges
Et des linceuls de revenants...

Sa crise d'art passée, il redevenait, ce tzigane du Berry, bon garçon bon compagnon, simple et cordial, avec un éclair joyeux dans l'œil, jusqu'au moment où, sollicité par mon père et aussitôt repris par le démon, il consentait, sans se faire prier, à dire quelques pièces des Névroses, soit ces pochades nécrologiques : l'Enterré vif, Mademoiselle Squelette, la Buveuse d'Absinthe, la Morte embaumée, qu'il débitait d'une voix verte, si l'on peut dire ; soit quelque ballade ou quelque églogue vraiment délicieuse où la fantaisie malade du visionnaire se sérénisait dans les grâces de la nature : Ballade du Vieux Baudet, des Lézards Verts, de la Petite Rose et du Petit Bleu, de la Reine des Fourmis et du, Roi des Cigales, autant de contes de fées en miniature qui se déroulent au Pays des Bêtes de La Fontaine :

... Quand le grillon voulait aller je ne sais où
Et risquer son corps frêle au vent de la tempête,
La mignonne fourmi l'enfermait an verrou,
Et son charme en faisait tellement la conquête
qu'il retenait l'ingrat au petit gîte honnête.
La rainette des bois et celles des cressons
Admiraient à loisir leurs gentilles façons
Quand ils poussaient au loin leurs courses conjugales
Et l'oiseau célébrait avec forces chansons
La reine des fourmis et le roi des cigales.

.....
Princesse qui m'appris dans tes saintes leçons
Que travail et vertu sont les vrais écussons,
O toi qui de tendresse et d'amour me régales,
Ne te semble-t-il pas, dis, que nous connaissons
La reine des fourmis et le roi des cigales!
(LES NEVROSES : Les Refuges)

Plus tard, lorsque Rollinat eut pris l'habitude de fréquenter couramment notre ermitage de Sèvres, il survenait parfois à l'improviste et ne trouvait au logis que ma sœur cadette et moi. Il s'asseyait un instant, nous questionnait. Alors une toute petite voix de cinq ans exprimait pour deux un timide mais intense désir : « Dites-nous une fable, monsieur Rollinat. » — Hein ! hein! quoi ? Elles veulent une fable les mignonnes ? répondait-il dans ce demi-rire sautillant que le spectacle de l'enfance détendait à peine en sourire. Alors, comme s'il avait distribué à pleines mains des jouets magnifiques, puisant dans le recueil des Refuges, il choisissait les pièces les plus accessibles à ces âmes en boutons tendues à la rosée de sa parole et leur offrait : le Petit Lièvre, le Minet, les Pouliches, les Grives, la Sauterelle :

Sa tête a l'air d'être en bois peint.
Malgré ses mandibules moites:
Elle a l'œil gros comme un pépin.
Pareille aux bêtes en sapin,
Mouton. cheval, bœuf et lapin,
Que les enfants ont dans des boites.
Sa tête a l'air d'être en bois peint,
Malgré ses mandibules moites.

ou bien. l'accent soudainement attendri, et comme mouillé de regrets secrets, il détaillait cet adorable tableau :

Assis le long du mur dans leurs petits fauteuils.
Les deux babys chaussés de bottinettes bleues,
Regardent moutonner des bois de plusieurs lieues
Où l'automne a déjà tendu ses demi-deuils.

Avec l'humidité de la fleur qu'on arrose.
Leur bouche de vingt mois montre ses dents de lait,
Ou se ferme en traçant sur leur minois follet
Un accent circonflexe adorablement rose.

Mais voilà que chacun, penchant son joli cou,
Ferme à demi ses yeux dont la paupière tremble:
Une même langueur les fait bailler ensemble
Et tous deux à la fois s'endorment tout à coup,
(Id.)

D'autres fois encore, nous le poussions doucement au piano ; il chantait une première chanson pour nous, puis une deuxième pour lui et, dans la chaleur de son éloquence mélodique si vite éveillée. il passait l'après-midi à étaler les dernières récoltes de son herbier musical, tandis que nous restions blotties à l'angle de l'instrument comme deux petites araignées mélomanes, jusqu'à moment où, tout harmonieux tumulte éteint, il s'en retournait vers Paris recommencer chez l'un, chez l'autre, à se donner avec l'expansion de la jeunesse quand elle est généreuse, à répandre sans compter l'art et le bonheur grave qu'il dispense. Lui en a-t-on demandé de ces chants dont chacun buvait insatiablement l'amère poésie, philtre fait de sucs et de larmes ! Il faut insister sur ce don si rare de se propager sui-mime: car il explique pour une très grande part le succès soudain, contagieux et presque éblouissant des Névroses, de même que le revirement après coup de l'opinion à leur égard, la réaction stupidement dénigrante de certains piètres esprits qui en voulurent à Rollinat de les avoir momentanément ravis à leur habituelle platitude et affectés, malgré tout, de quelque

nostalgie du Beau. Par quel effet ces déprédateurs de la gloire posthume subirent-ils, lui vivant, l'ascendant de son prestige ? Simplement parce que cet homme était sincère et véridique. En traduisant sa conception quelque peu enfantine du monde, il ne falsifiait rien, il ne mentait pas, il n'arborait aucune attitude de comédien de la littérature ; sa sincérité, unie à un goût audacieux mais très certain, lui donnait le ton juste, la sûreté d'expression et c'est par là qu'empoignant ceux qui l'écoutait, il les poussait tout droit vers les parages de l'émotion esthétique. C'est précisément ce don de loyauté artistique que la malveillance, dont la tactique est souvent de s'affecter superficielle, lui dénia avec le plus d'aigreur. Pourtant, tout au long de sa vie, tout au long de son œuvre, il conserva le profond tremblement de l'instinct devant l'inconnu et l'hostilité menaçante de la nature et fit ainsi sa preuve par la durée mais alors il n'habitait plus Paris ; les journaux ne parlaient plus de lui : sa voix captivante était si lointaine qu'elle semblait éteinte et, avec elle, le pouvoir d'imposer l'idée.

Aussi, depuis la disparition de son être matériel, on ne peut certifier que l'œuvre subsiste, intacte. Il est de ceux qui ne se survivent pas tout entiers ; ils ne prennent pas définitivement à la vie ce qu'elle leur prête pour en constituer une vie nouvelle, celle de l'œuvre ; ils sont un spectacle d'attrait infini, mais passager, et d'autant plus prenant que passager leur force de beauté, qui ne s'épanchera pas longuement à travers le temps, paraît se concentrer pour une plus pétrissant explosiem d'elle-même dans l'immédiat : « Quel dommage avait écrit de celui-là Barbey d'Aurevilly, qu'il ne puisse pas se mettre tout entier sous la couverture de ses livres ! Il se vendrait à des milliers d'exemplaires ! »

Néanmoins, dans ses livres, et principalement dans les Névroses, il y a beaucoup de Rollinat, c'est-à-dire de riche sensibilité servie par un talent nombreux, agile et varié, merveilleusement apte à traduire :

Tous les frissons épars des douleurs inconnues

Les Névroses dont le titre caractérise si bien la nuance intellectuelle de 1880 forment un gros recueil de près de quatre cents pages divisé, en cinq parties : les Ames, les Luxures, les Refuges, les Spectres, les Ténèbres.

A ceux qui fréquentèrent le poète, qui furent envoûtés par le génie du diseur, il apparaît aujourd'hui presque sacrilège de mutiler un tel souvenir, de juger froidement cet art en le dévoilant des idéales draperies dont l'enveloppait la magie d'une voix. D'ailleurs, dans sa majeure partie, il résiste à l'épreuve, et le dommage qu'il subit provient de l'excès même des enthousiasmes passés. Les lecteurs de la première heure, Barbey d'Aurevilly en tête, le placèrent aussitôt auprès de celui de Baudelaire et d'Edgard Poë : Baudelaire est ressuscité ! s'écria-t-on en entendant Rollinat. On se trompa et l'on trompa Rollinat. Par trop d'accueil on l'a peut-être privé de la contradiction salutaire qui force à la contraction sur soi pour un effort plus tendu vers le parfait. Il lui manqua la brutale remise en place, parfois nécessaire, de l'indifférence publique. A ce fervent des Fleurs du Mal a fait défaut la présence de leur miraculeux jardinier ; ses exhortations au lent travail de choix et de polissage, à la patience, cet ange nourricier du don, à la pleine possession du métier personnel ; en un mot il lui a manqué les sévères et sarcastiques leçons de celui que Léon Cladel dénomma le suprême rhéteur.

Je vais m'exercer seul à ma fantasque escrime
Flairant dans tous les coins les hasards de la rime,
Trébuchant sur les mots comme sur les pavés.
Heurtant parfois des vers depuis longtemps rêvés.
(FLEURS DU MAL : Le Soleil.)

Sur les cinq livres des Névroses quatre sont presque entièrement composés des visions sinistres que Rollinat paraphrasait dans ses causeries ; ce ne sont qu'affreuses descriptions de maladies de l'âme et du corps ; cercles innombrables d'un enfer enclos dans la conscience humaine : Peur, Folie, Luxure, Suicide, Crime, Remords, et planant sur ces fatalités, la hantise perpétuelle des horreurs physiques du tombeau. Voilà les thèmes inlassablement repris et développés par ce frisson fait homme, avec une véritable maîtrise, monotone dans la conception, infiniment variée dans l'exécution. Il ne recule jamais devant le détail qui répugne et, fantaisiste aux plus souples élans, il s'enfonce avec une sombre volupté dans un réalisme à la Zola, s'il croit, par cette exactitude, exaspérer la sensation du lecteur. Plus peintre qu'évocateur, il voit concret et ne nous fait grâce d'aucune nuance de la putréfaction. C'est là que réside la différence capitale entre Baudelaire et lui. Rollinat était plus sincèrement que Baudelaire, la proie de tous les cauchemars dans l'état de veille ; en s'imprégnant des émanations du terrible bouquet assemblé par le poète des Spleen, il avait hérité naturellement la maladie de l'épouvante que Baudelaire s'était acquise avec soin : certains enfants ne possèdent-ils pas d'emblée, par transmission directe, des affectations dont leurs parents se clouèrent à grand peine ? Mais Rollinat ne détenait guère l'aptitude à généraliser, qu'il s'efforça de gagner ensuite spécialement dans l'Abîme, et qu'il sentait bien être la marque de la suprématie artistique. Entre lui et Baudelaire il y a le même écart qu'entre Balzac et Zola. Balzac et Baudelaire sont des penseurs, Zola et Rollinat des descripteurs.

Le coup de pinceau de ce dernier rappelle à la fois Holbein Goya et Gustave Doré, avec exagération de la manière noire que soulignent les verdeurs du charnier. Il accueille toutes ces inspirations sans s'inquiéter si elles tiennent de la charge plus que du grand art ; son robuste coup de filet ramasse tout et il est tour à tour le chantre délicieux, souvent grandiose, des Reflets :

Ames de la clarté, soupirs de la lumière,
de la Nuit :

Qui mêle sa rosée aux larmes de mon cœur...

des Plaintes de la nature :

sanglots des forêts, bruissement des sources et

De la mer qui gémit comme une âme qui souffre...

des Yeux :

Reflets changeants du spleen et de l'azur des cieux,

Exhalant des regards qui sont des baisers bleus,

des Parfums :

Complices familiers des lustres et des cierges...

et le caricaturiste puérilement outrancier de l'Amante Macabre :

Elle était toute nue, assise au clavecin;

Et tandis qu'au dehors hurlaient les vents farouches

Et que minuit sonnait comme un vague tocsin,

Ses doigts cadavéreux voltigeaient sur les touches.

de Mademoiselle Squelette :

Sa figure verdelette

Faisait dire aux gens : Voici

Mademoiselle Squelette !

de la Buveuse d'Absinthe :

Elle allait, prunelle éteinte.

Rampant aux murs comme un ver,

Elle était toujours enceinte,

Pauvre buveuse d'absinthe !

des Deux Poitrinaires, du Guillotiné, de l'Enterré Vif, de la Morte Embaumée, du Magasin de Suicides, du Bourreau Monomane !...

Certes, ce macabre grimaçant, où se constate le reliquat d'un romantisme dégénéré constitue la spécialité du talent qui, sans un tel éclaboussement de lumière noire, aurait couru le risque de ne se signaler qu'à la longue ; mais, à relire Les Névroses, une fois déflorée la surprise des fantasmagories morbides, on est prêt à croire que le vrai Rollinat n'est point par-dessus tout, l'obstiné « sondeur du triste et du malsain » ; ce n'est pas de ces pages enfiévrées qu'il se dégage réellement, noblement ; c'est de nombreux poèmes où frémissent, sans tomber en des trances de spectacle du Grand Guignol, les doutes et les angoisses de la tremblante humanité.

N'importe, soyons-lui reconnaissants de nous faire fugitive-ment frissonner — non pas autant que sourire — sous ses menaces, touchantes, d'ailleurs, de Croquemitaine de l'Au-Delà. Nous n'en savourons que mieux la tendresse des églogues où le poète que Barbey reconnaît de la famille du Dante se souvient de Virgile, l'élégance de trait de ses croquis d'enfants et d'animaux, de ses ballades et de ses rondels dans lesquels semble se prolonger l'âme de Clément Marot et de Ronsard et l'envolée d'hymnes où l'homme, par l'effet de l'amour, de l'art et de la musique, atteint aux exaltations qui transforment- momentanément en paradis - le séjour terrestre ; enfin, nous le découvrons tout entier, dans certains tableaux de vie rurale qu'épanouit la fougue d'un panthéisme plein de santé évoquant la large mise en page des maîtres flamands. Tel La Vache au Taureau :

A l'aube, à l'heure exquise où l'âme du sureau
Baise au bord des marais la tristesse du saule,
Jeanne, pieds et bras nus, l'aiguillon sur l'épaule,
Conduit par le chemin sa génisse au taureau.

La vache, en mal d'amour, brame, le cou tendu,
Ou flaire les gazons sans danger qu'elle y morde ;
Et la fille, en chantant, la mène par la corde,
Ivre et sereine au fond de ce pays perdu.

Tous les fermiers sont là, dans la cour du domaine,
Depuis l'aïeul joufflu jusqu'au pâtre chafouin :
L'un d'eux fixe au barreau d'une voiture à foin
La taure qui mugit, s'effare et se démène.

« Lorsque Rollinat déclama cette poésie de sa belle voix harmonieuse, dans un salon de Paris, raconte Gustave Geffroy, au cours d'une excellente étude sur l'artiste dont il fut l'un des plus chers amis, Ernest Renan était parmi les auditeurs. Il alla vers le poète avec cette bonne grâce qui était en lui et il lui dit son émotion et son admiration. »

La double nature de paysan et d'homme de robe qu'exprimait la physionomie de Rollinat était bien celle que lui avait faite l'hérédité. Son grand-père, Jean-Baptiste Rollinat et François son père furent des hommes de Droit éminents, très attachés à

leur Berry. Le second, bâtonnier de l'ordre des avocats de Châteauroux, orateur chaleureux possédant sur le public cette puissance d'action qu'il devait transmettre dans un autre domaine au poète son fils, se vit élire représentant de l'Indre à l'Assemblée constituante de 1848 et à la Législative de 1849 où il siégea à gauche. Ami de Ledru-Rollin, de Jules- Favre, de Chaix d'Est-Ange, il devint celui de George Sand et son conseil le plus sûr, celui en qui elle chercha « l'amitié sans l'amour comme un refuge et un sanctuaire où elle pût oublier l'existence de toute affection orageuse et navrante. » Elle a décrit les deux valeureux provinciaux en des pages ravissante de l'Histoire de ma Vie : « Artistes de la tête aux pieds... hommes de sentiment et d'imagination... enthousiastes de toutes les choses d'art, doués d'un goût exquis... l'un esprit chaste et cœur naïf... l'autre passant subitement d'une gravité presque lugubre à une verve presque délirante. » Bref cette « préférence inexplicable » pour François Rollinat, qu'elle explique néan-moins par « une douce entente d'idées, une conformité ou, pour mieux dire, une similitude extraordinaire d'appréciations en toutes choses », la romancière la place « au nombre des plus précieuses bénédictions de sa destinée », et elle fut la marraine de l'enfant de son ami qu'elle baptisa Maurice, prénom auquel elle tenait sans doute en souvenir de l'illustre aïeul dont elle était fière, le maréchal de Saxe. Maurice naquit à Châteauroux le 29 décembre 1846 et en 1877 il dédia tendrement son premier volume : Dans les Brandes, à la mémoire de cette bonne fée de la littérature.

Dès l'adolescence, il se révéla poète et musicien. Ses études faites, destiné au notariat, il fut clerc à Châteauroux, puis à Orléans ; mais, comme tous les provinciaux enivrés d'art, il aspirait à Paris, il sollicitait son départ et à la mort de son père en 1868 il y vint avec la volonté d'y vivre. Il eut raison ; c'est de Paris seulement que tout artiste connaît de son amour pour le pays natal ; c'est Paris qui fournit le nécessaire recul ; c'est de Paris que celui-ci sentit l'emprise sur lui du terroir berrichon qu'il entendit la voix de ses arbres, de ses eaux, leur mystérieux et infailible conseil ; qu'il comprit l'acabit de ses paysans, — ce lointain et cet impondérable merveilleusement conservés par des siècles de coutume. Afin de pouvoir subsister dans la grand'ville, redoutable forge des tempéraments et des caractères, il se pourvut d'un emploi à la mairie du VII^e arrondissement. Ce fut, précisément au bureau des naissances et des décès, coïncidence dont il soulignait l'amusante dérision en racontant avec une inimitable cocasserie de pince-sans-rire, ses colloques tantôt avec des croquemorts, tantôt avec des sages-femmes, non moins sinistres, affirmait-il les unes que les autres. Selon lui, ce sont ces indispensables serviteurs de l'humanité ces parenthèses des vivants qui lui communiquèrent la manie de priser du tabac ; car, effectivement, il s'adornait de ce vice hétéroclite en si compliquée dissonance avec la beauté sévère de son visage et de ses élans vers l'idéal.

Le soir, sollicité par l'impérieux besoin de se dépenser, il s'en allait dire ses vers et chanter où il pouvait, dans maints cabarets du Quartier-Latin, principalement au Cercle des Hydropathes et de là au Chat Noir où il se trouvait avec Jean Richepin, Raoul Ponchon, Charles Cros, Bouchor, Maurice Donnay. Cela suffit pour que le troupeau des paresseux et des ratés, de tous les pauvres de cœur, traitassent ce généreux qui ennoblissait leur flânerie du luxe de son esprit, de bohème et de coureur de tavernes. Par la suite, quelques critiques et non des moindres, se chargèrent de solidifier cette légende. N'importe, on l'écoutait, et plus d'un qui en était vraiment digne, en conservait, en répandait le reconnaissant souvenir.

Pourtant le premier volume de Rollinat Dans les Brandes, publié en 1877, fut peu remarqué. Il est presque entièrement inspiré par le sol natal, composée d'impressions de la nature aimée d'un amour perspicace et profond, dans la multitude de ses

aspects et de son humble humanité : les bergers, les bergères, les blanchisseuses, le menuisier, la petite couturière, le facteur rural, la gardeuse d'oies. Déjà s'y découvre le double faisceau de la personnalité du poète : le fantastique et le funèbre s'y enlacent curieusement au rustique, et les derniers vers du volume annoncent Les Névroses :

Car l'horreur est un aliment.
Dont il faut qu'effroyablement
Je me repaisse !...

A Paris l'acuité de ses dispositions de sensitif supra-nerveux se décupla par les fréquentations et les lectures. De fortes affinités le poussèrent éperdument vers Baudelaire et vers Edgard Poë ; ils furent les hauts excitateurs de ses inquiétudes natives. Tous deux avaient laissé les rames, si puissamment aimantées par eux vers le Beau uni à l'Etrange, altérées de la poésie dont leur seul génie eut le secret, de cette poésie dont on ne se défait pas, car elle distille une goutte de poison parmi ses mille parfums et infuse une nuance de souffrance avec la jouissance. Leur œuvre brève ne calmait pas la soif qu'elle avait provoquée. On crut que Rollinat l'apaiserait. Les Névroses furent célèbres, le poète se vit accueilli, attiré partout et, trop sincère pour graduer habilement le flot de cette gloire soudaine, il alla partout ; il monta du cabaret des Hydropathes aux salons les mieux situés de la mode esthétique : on l'entendit chez Alphonse Daudet, chez l'éditeur Charpentier, chez Mme Ménard-Dorian ; Victor Hugo, Leconte de Lisle et Renan l'écoutèrent ; il plut à Goncourt, il charma Rodin, il eut selon le mot de Barbey, son quart d'heure de Sarah-Bernhardt. Heureux de cette fête qui, pour lui, était celle de l'art plutôt qu'une glorification personnelle, il la vivait abondamment, à travers les jalousies féroces qui grouillèrent aussitôt dans l'ombre des salles de rédaction, à travers la rancune des critiques, l'ironie des poètes dogmatiques et, particulièrement, la fureur des scientifiques de l'harmonie devant le doux pouvoir de fascination qu'exerçait sa musique, dont il lui plaisait d'affirmer qu'elle n'appartenait à « nulle école conservatoires et strangulatoire ! » On le traitait de charlatan.

Il racontait, avec une stupéfaction drolatique, coupée de ricanements de mépris, que tel éminent lundiste l'accusait d'arborer un hibou sur l'épaule pour aller dans le monde et d'exiger, tandis qu'il disait ses vers, des projections de lumière sanglante sur les ténèbres de sa chevelure ! N'importe, parmi le champ d'orties des hostilités, il recueillit les perles de quelques pures affections, d'autant plus précieuses qu'elles précédèrent la notoriété : c'est par l'entremise d'Alphonse Daudet et de Léon Cladel que Charpentier édita les Névroses ; c'est pour toujours que Rollinat se lia avec eux, avec Edmond Haraucout, avec Gustave Geffroy avec Louis Mullem l'humoriste exquis des Contes d'Amérique et, plus tard, des Contes Ondoyants et divers, avec Octave et Joseph Uzanne, avec Claude Monet, avec les peintres Léon Detroy et Gaston Béthune, à qui l'on doit le curieux masque de Rollinat chantant qui sert de frontispice à cette étude. C'est en partie dans la sécurité et la douceur de ces alliances qu'on peut trouver l'explication d'un surprenant à coup de la vie du poète.

L'artiste si offert à toutes les impressions, si secoué par toutes les émotions, le nerveux, le fiévreux, le peureux, eut un grand courage. En pleine célébrité et, surtout en plein succès, — aux âmes moyennes le succès verse une ivresse plus forte que la gloire ; mais Rollinat n'était pas de celles-là, — il quitta Paris, ses relations, ses amis mêmes ; il dédaigna les triomphes, les sourires des femmes, les camaraderies enthousiastes, souvent dangereuses par leur aveuglement, et il regagna délibérément son pays. Il s'en fut auprès de la Creuse, à côté du village de Fresselines, dans une sobre petite maison située en un lieu dénommé La Ponge. Il y alla lire, travailler,

fréquenter les simples, se lier avec le curé du village, le bon et décoratif abbé Daure, qui semblait quelque descendant de Frère Jean des Entomeurs, jouer de l'harmonium, chanter au lutrin lors des fêtes d'église, faire des excursions ou des parties de pêche et de causerie, soit avec ceux qui venaient de Paris le voir et l'écouter, soit avec des voisins de campagne vite devenus les intimes de ce doux et franc compagnon, comme le peintre Maillaud, la famille Gonot.

Cette retraite soudaine provoqua les plus romanesques commentaires ; la raison, pour être complexe, n'en est pas moins claire ; l'hérédité et le passé l'y convièrent — combien puissante leur force sur un cœur profond ! — puis la satiété de la vie parisienne, si vite banale en même temps qu'épuisante: la sauvegarde d'une santé que trop de nervosité entamait, la dignité d'une existence et d'un décor mieux en rapport avec son caractère de gentilhomme-paysan peut-être, aussi, l'exiguïté des ressources matérielles, car il importe de le dire à sa louange, ce grand travailleur, auteur de sept ou huit volumes de vers, de plus de cent trente mélodies, recueillit à peine, au cours de sa vie, une dizaine de mille francs de droits d'auteur : enfin, la certitude de conserver les amitiés les plus belles que l'éloignement resserre au lieu de les disjoindre.

Quoi qu'il en soit, il est beau ce retour à la période la plus brillante de l'existence : un renoncement à tout ce que convoite le vulgaire a toujours de la noblesse. Rollinat le réalisa de telle sorte qu'il devait en subir un véritable ennoblissement. Dans la solitude, sa pensée acquit santé et cohésion, son cœur apaisement et tendresse, son talent un renouvellement heureux du fond et de l'expression.

As-tu le rire triste et les larmes sincères,
Le mépris sans effort, l'orgueil sans vanité ?
Fuis-tu les cœurs banals et les esprits faussaires
Dans l'asile du rêve et de la vérité ?
(LES NEVROSES : l'Introuvable)

Certes ce ne fut pas en lui une transformation brusque mais une évolution. Elle s'opère visiblement dans le livre qu'il publia en 1886, l'Abîme. Ce recueil marque la période de transition entre le tumulte intérieur et par trop spasmodique des Névroses et les contemplations rassérénées de Paysages et Paysans.

Lui-même signala ce phénomène intime de la retraite et des bénéfiques moraux qu'il en tira dans une lettre, du 17 décembre 1883, dont la grâce pittoresque vaut la reproduction :

« Ici, je rêve en travaillant où je travaille dans le rêve selon l'influence de l'heure et le caprice de ma disposition. Le fait est que mon nouveau livre L'Abîme avance peu à peu, péniblement mais sûrement et que les cruelles idées que j'aborde ne déconcertent pas ma patience. Au contraire je trouve un attrait farouche et délicieusement barbare dans cette espèce d'autopsie morale que je pratique sur moi-même et que j'étends à l'humanité, car, à part les pauvres monstres criminels, je crois tous les hommes jumeaux du mal et d'une parfaite égalité dans l'abominable douleur. Je cuisine, je bêche, je me véhicule, j'excursionne et une fois sorti de mon gîte, on ne me rencontre guère que dans les coins et recoins sauvages d'un abandon immémorial et d'un inquiétant particulier : la désolation de la Nature est un calmant pour la mienne, et j'engourdis toutes mes révoltes quand je considère sa résignation. En somme, je vais déjà mieux : l'action me reconforte, le Paysan m'instruit, j'ai mon chien pour comique, mon chat pour sorcier et le temps passe quand même en dépit de la saison rude. »

L'Abîme, c'est l'âme de l'homme, c'est l'homme lui-même vu à travers le tempérament ironiquement morose de Rollinat, vu, dirait-on, à travers des vers noircis; car le livre ne comporte que le catalogue minutieux des faiblesses, des abdications, (les vices humains :

Chacun prend du péché la dose nécessaire.
Pour varier son sort hideusement égal :
La luxure contraste avec l'amour brutal,
Et mentir change un peu d'être toujours sincère.

Une tentation distrait notre misère,
Un vice nous dispute au dégoût radical :
On greffe la vertu sur l'opprobre natal
Et l'on reste un lépreux qui tient à son ulcère.

On retrouve dans ce livre la croyance simpliste à Satan, au Mal, au Péché, qu'il tenait d'éducation catholique et d'inféodation baudelairienne; mais Baudelaire, esprit multiple, artiste plus savant jouait à merveille de la loi d'opposition des effets, base même de l'art, et condition de la vie. S'il masque la lumière de l'écran de son douloureux pessimisme, c'est pour lui ravir un éclat trop proche, un éclat aveuglant et la chasser plus loin en lueurs étalées et diffuses qui appellent et conquièrent à jamais le regard par un charme imprécis touchant au surnaturel. Lorsqu'il néglige ce sublime artifice, il apparaît également trop direct, puéril dans la désolation ou peu sincère, atteint de la manie assez à la mode alors, et qu'il eût très poussée dans sa vie privée, d'épater le bourgeois, comme si la nature ne s'en chargeait pas suffisamment d'épater le bourgeois — et les autres avec!

Il faut ajouter que ces hommes avaient vécu des troubles à peu près ignorés des jeunes gens de lettres de notre époque. Ceux-ci, qui ne sont plus élevés religieusement, se figurent mal la violence de la crise que traversait l'âme de leurs confrères d'autrefois. Cette crise, c'était l'envahissement du doute, la perte de la foi, la chute dans l'athéisme. Survenant au sortir de l'adolescence à l'âge où tout l'être moral se tend dans le désir des extrêmes accomplissements, elle contrariait brusquement la montée de ce flot d'activités brisé en un mascaret d'angoisses et de souffrances. Ceux qui l'ont subie dans sa véritable intensité, en ont conservé toute leur vie le frémissement secret. Mais ils n'ont pas toujours trouvé des vocables neufs pour traduire l'état d'athéisme et de vacillation qui lui est consécutif. Ils se sont donc servis des formules anciennes, dépourvues des nuances de la modernité et souvent, ils prêtent de la sorte à des malentendus. L'évocation perpétuelle de Satan est, aujourd'hui sans effet sur nous : déjà pour eux Satan ne représentait plus qu'une symbolisation trop unie du mal inexistant en soi, de l'inexplicable, de l'impossible adaptation de l'âme humaine aux rigueurs des lois naturelles et le titre, prestigieux alors de poète satanique, nous apparaît à présent une mode masculine de l'esprit, presque aussi futile que les modes des femmes. Néanmoins, celle-ci fut brillamment portée, au milieu des tendances paganistes du XIXe siècle, par quelques-uns des plus robustes talents et des plus personnels; nul n'a mieux décrit le péché, c'est-à-dire le manque d'équation entre l'idéal humain et sa réalisation que ceux qu'on a justement classés dans la phalange des écrivains catholiques, illustrée en particulier par Barbey d'Aurevilly, Baudelaire, Huysmans et Rollinat.

Aux champs, il retrouva donc la paix intérieure qui l'avait fuit trop longtemps. L'observation des choses, telle qu'il s'y est passionnément livré dans la Nature (1892) et les Apparitions (1896) calma ses inquiétudes, élargit le rythme de ses rêveries et le voilà reprenant la veine des Brandes, et, surtout des Refuges, ce tendre hosanna qui coupe de son murmure angélique les imprécations des Névroses et où il avait témoigné d'une si touchante maîtrise.

Le livre par lequel il se renouvelle en plein et nous offre le beau spectacle d'un esprit récupérant sa vigueur, qui se détourne à franche allure du chemin habituel de la pensée afin de prendre des sentiers non foulés, c'est Paysages et Paysans.

A force d'étudier et d'écouter les gens de la terre, il eut la tentation, non plus de les dépeindre par ses moyens propres, mais par les leurs : il les met en scène, il les fait parler et parler en vers. Immense difficulté! Laisser au langage local sa saveur de terroir, ses tournures alléchantes, ses brutalités et ses malices; les insérer toutes vives en des poèmes, sans que l'art y perde et se rabaisse, soit à des négligences, soit à des complaisances de patois d'opérette, sans, non plus, qu'il bride le naturel et trouble en sa pureté la grande source du sentiment populaire, plus d'un heureux écrivain y vint échouer. Rollinat y parvint. Son vers gagna en simplicité, en ingéniosité et, par là, en vigueur. Il réussit ce qu'avait tenté sa célèbre marraine, trop facilement satisfaite en ce genre de l'à-peu-près de ses romans villageois ; après elle, il continua en Berry ce qu'on peut nommer l'école du natalisme qui, depuis, inspira plusieurs autres poètes de cette province, notamment Gabriel Nigond. Il a évité sans défaillance le fade et le convenu; sa sympathie, épicée de la causticité câline de l'âme plébéïenne, a su camper admirablement dans la vérité de leur caractère, de leurs silhouettes, de leur dialecte le vieux pâtre, le sacristain-fossoyeur, le laboureur qui entraîne ses bœufs en chantant ; car

.....il leur fallait du chant
Qui s'mêle au souffl' de l'air, aux cris d' l'oiseau qui vole!...
C'est lui qui me disait : « P'têt' à part les verrats,
Si boudinés mastoc qu'on n' leur voit pas la tête,

le meunier, le vieux pêcheur, le maquignon :
Sans m'êt' mis à l'engrais, c'est toujours moi l' plus gras
Comm' le mieux arrondi d' mes bêtes!

le braconnier :
Tout l' vif du sang, d' l'esprit, tout' l'âme de mes moëlles,
La crêm' de ma prudence et l' finfin d mon jug'ment,
La fleur de mon adress', d' ma rus', de mon d'vin'ment
Et d' ma patienc ? Je l'ai dans l' jaun' de mes prunelles.

la meunière, le bon curé, le scieur de long, la fille amoureuse :
J'suis franch' de chair comme de pensée.
J' lier' ma conscience avec mon corps,
V'la pourquoi j' n'ai jamais d' remords
Après qu' ma folie est passée.

Même dans ce livre de haute rusticité, le poète n'a point perdu la dominante de son talent. Les brandes du Berry recèlent l'inquiétude par leur vastes étendues, comme les landes de Normandie, ou de Bretagne, voire les bruyères d'Ecosse, les sorcières de Macbeth n'y seraient point déplacées. Rollinat devait, mieux que nul autre, mettre en relief l'attrait de singularité et de mystère de la contrée....

... Ivre de songerie,
Suant la somnolence et la sauvagerie.

Et ces personnages mal connus aux allures pour nous presque incompréhensibles, aux mœurs indiscernables et qui semblent engendrés par les rochers, les vieux arbres, les ruines, plus que par des êtres humains : le vagabond, le fou, le sourd, la mendicante, le rebouteux, les amants charbonniers, le fossoyeur, la lépreuse, ne sont-ils pas les acteurs troublants de ce décor où se perpète incessamment des tragédies sans gestes et sans bruit ?

Rollinat a laissé encore des méditations philosophiques et des pages descriptives en prose : Ce que dit la Vie, ce que dit la Mort (1898). En Errant : Proses d'un Solitaire (1903) et Ruminations (1904). Elles ajoutent peu à la révélation de sa forte individualité et elles inspirent un regret. Quand, par fidèle affection pour le souvenir de l'artiste, on rêve plus certain, moins indiscuté son renom de poète, on souhaiterait qu'il eut passé le reste de ses jours à reprendre Les Névroses, Paysages et Paysans dans une révision sévère, à les restreindre, à condenser l'essence des pièces les plus rares, à retoucher celles-là, enfin, à purifier leur métal de certaines bavochures, jusqu'aux limites de la patience. Rêve aussi stérile que pieux. Le lent cheminement vers le parfait qui seul, hélas! dans l'accumulation formidable des œuvres, assure la durée, n'était point du ressort de cet abondant producteur. Aussi sa poésie garde souvent le caractère de l'improvisation. C'est de la poésie oratoire. On est apte à l'écouter déclamer plus longtemps que toute autre, mieux parachevée, concentrée en maximes qui étreignent et brisent la pensée. Elle laisse place à l'action personnelle du diseur, alors que des vers définitifs n'exigent qu'un mode de déclamation presque uniforme en sa simplicité: car ils sont à eux seuls le verbe et l'action intellectuelle. Le génie d'Edgar Poë a rencontré le génie fraternel de Baudelaire qui l'a transmis à une autre race. Baudelaire a rencontré Rollinat et sa musique vénérante qui balance les plus chères des Fleurs du Mal dans une vapeur d'encens. Qui sait si quelque diseur émérite ne réveillera point la muse de Rollinat pour retrouver avec elle les succès des beaux soirs de jadis ?

Les longues auscultations de lui-même auxquelles il se livrait dans les paysages aimés de la Marche ne se traduisaient pas uniquement en poèmes. Ses albums s'enrichirent de nombreuses mélodies que, régulièrement il envoyait à l'impression. Toutes n'ont pas la valeur de suggestion si particulière de ses premières inspirations ou bien, trop souvent, elles en découlent. En juin 1883 Edmond de Goncourt écrivit dans son Journal avec son habituelle subtilité de notation : « Cette musique est d'une compréhension tout à fait supérieure. Je ne sais quelle est sa valeur près (les musiciens, niais ce que je sais, c'est que c'est de la musique de poète et de la musique parlant aux hommes de lettres. Il est impossible de mieux faire valoir, (le mieux monter en épingle la valeur des mots et. quand on entend cela, c'est connue un coup de fouet donné à ce qu'il y a de littéraire en vous... » En effet : si je rêve, disait, Rollinat de sons littéraires, je tâche d'inoculer à mes harmonies de contrebande tout le sens des mots, tout le retors de la pensée. »

De la musique d'homme de lettres mais aussi de la musique spontanée et il n'en pouvait être autrement. De plus, c'est en plein xix' siècle, de l'art de trouvère, d'improvisateur qui unit au jaillissement naturel de la mélodie telle qu'elle sort de l'âme populaire, le goût d'un raffiné de haute culture. Dans les Proses d'un Solitaire.

Rollinat assigne cette genèse à sa musique : Toute musique qui, l'orchestre ou le piano parti, demeure brouillée dans le souvenir, au lieu d'y rester claire et bien chantante, mélodiquement savoureuse, n'est due qu'au seul savoir, au seul talent professionnel, à la maîtrise de la science, mais ne relève nullement de la souffrance intérieure, du drame enduré, du cri et de la trouvaille naturelle de l'âme. »

•amant de la pure mélodie se rencontre ici avec le plus savant des harmonistes : Wagner, en son étude sur Beethoven, attribue à la musique comme première origine le cri poussé dans l'état de rêve, d'hallucination. Or toute passion n'est-elle point hallucination ? Dès lors qui fut plus puissamment halluciné que Rollinat et mieux destiné à arracher de soi des cris poignants; des soupirs dont le charme pathétique enguirlandait les âmes d'émotion et de fanatique gratitude.'

Quand même, il souffrit de ne point savoir modeler à son gré -les ébauches de l'instinct dans la matière harmonique, de ne pouvoir les développer normalement en force et en beauté. Bien qu'il eût rencontré un collaborateur habile, plein de dévouement pour noter ses morceaux et leur accompagnement qu'il jouait simplement au piano et qu'il fallait saisir dans un travail lent, pénible, il souhaitait trouver un talent congénère, rompu aux difficultés de l'écriture musicale, A sa mort beaucoup d'entre ses compositions demeurèrent sans suffisante mise au point. C'est par les soins de son éditeur M. Heugel, qu'elles furent enfin définitivement transcrites. Avec le respect que les femmes apportent à ces tâches de tact et de piété, Mlle Pelliott, élève de Gedalge, loin d'altérer en rien la pensée ou les intentions du musicien, s'est chargée d'en fixer la grâce imprévue dans une écriture dont la sûreté n'entame pas la souplesse et qui l'eût enchanté. Ainsi maints Rondels et Rondeaux, maintes pièces des Bucoliques, des Harmonies, des Pastorales, des Amoureuses sauvées du silence, s'offrent à l'interprétation et amplifient de leur nombre la douce gloire de Maurice Rollinat.

Pauvre Rollinat que les serfs du sous-journalisme traitèrent de cabotin funèbre, de manager de l'outre-tombe, de grand-prêtre du macabre incongru ! L'Ange du Bizarre étendit sur lui l'ombre détraquante de ses ailes pendant les derniers mois de sa vie et voilà que toute son œuvre, spécialement dans ses excès enfantins, dans la monotonie de ses constants vertiges, élevés du coup à l'altitude du pressentiment, se trouve grandie par le certificat que devait lui apporter la réalité et, dit Auguste Joly, en une formule lapidaire, « par une mort somptueusement accordée à ses poèmes d'effroi... » L'un de ceux qui l'aimèrent, qui connurent les détails de sa fin, peut-il relire sans trouble et sans compassion immense tels vers de ce sonnet :

L'ETOILE DU FOU

A force de songer, je suis au bout du songe;
Mon pas n'avance plus pour le voyage humain...
Il me faut voir sans cesse, où que mon regard plonge,
En tous lieux se dresser la Peur sur mon chemin...
Reviens donc, bonne étoile, à mon triste horizon,
Unique espoir d'un fou qui pleure sa raison,
Laisse couler sur moi ta lumière placide;
Luis encore! et surtout, cher astre médecin,
Accours me protéger, si jamais dans mon sein
Serpentait l'éclair rouge et noir du Suicide !

Il convient de les rappeler, ces cruels détails, phases d'une intime tragédie dont la précipitation pourrait tenir, non pas en cinq actes, mais dans un sonnet ; il convient (le les rappeler pour les authentifier et flétrir à jamais les vilaines fleurs de calomnie que maints faméliques de la notoriété répandirent indécemment sur la tombe du charmeur.

Là-bas, sur les bords de la Creuse, il vivait avec une compagne dévouée, servante au grand cœur qui l'entourait de soins et d'attentions, protégeait son travail, recevait ses amis, surveillait sa santé, fréquemment menacée. Elle-même, souffrant d'une grave affection organique dut avoir recours à la morphine. Elle abusa, dit-on, de la drogue douce et terrible, l'Idole Noire, selon la belle expression de Laurent Tailhade et elle mourut, intoxiquée, au milieu d'affres très semblables à celles que cause la rage. La maladie, puis la mort d'un chien familier, qu'on supposait enragé, devait compliquer cette fin d'une abominable appréhension. Rollinat, terrifié par le souvenir horrible et le sentiment de sa solitude à l'époque de la vieillesse, au temps où l'on ne refait pas sa vie, se trouva si affreusement désespéré qu'il n'entrevit qu'un refuge possible. Lui, l'éternel épouvanté, lui, dont toute l'existence fut une fuite éperdue de l'âme devant le néant, il tenta par deux fois de se suicider et, finalement, il s'éteignit de marasme physique, d'impossibilité de vivre ; mais non pas fou, non pas tombé dans le lugubre gâtisme du surmenage nerveux, comme l'affirmèrent quelques aboyeurs de la presse qui se vengeaient bravement quinze ans après, sur sa dépouille, de ses succès de poète, d'homme fier et beau et de ses dédains pour la basse cuisine de la réclame et du bluff.

C'est sous cet aspect de fierté, de douloureuse séduction que l'image de Rollinat s'est définitivement fixée dans nos mémoires ; c'est sur lui, tel qu'il apparut en ses années d'horreur et de renommée, c'est sur ce charment Orphée en habit noir, que pleure doucement la pâle figure de marbre sculptée par Rodin et insérée dans le mur du petit cimetière de Fresselines, en souvenir de l'artiste dont la poésie fut souvent de la musique et dont la musique fut toujours de la poésie.

Judith CLADEL

ŒUVRES DE
MAURICE ROLLINAT

POÉSIE et PROSE :

Dans Les Branles, poèmes et rondeaux (1877 in-18).

Les Névroses (Les Ames, Les Suscures, Les Refuges, Les Spectres, Les Ténèbres, poèmes) 1888, in- 18.

L'Abîme, poésies (1886, in-18).

La Nature, poésies (1893, in-18).

Le Livre de la Nature, choix de poésies pour les enfants, avec une lettre de Georges Sand (1893, in-18).

Les Apparitions, poésies (1896, in- 18).

Ce que dit la Vie, ce que dit la Mort (1898, in-8°).

Paysages et Paysans, poésies (1899, in-18).

En Errant. — Proses d'un Solitaire (1903, in-18).

Ruminations. — Proses d'un Solitaire (1904. in-18).

COMPOSITIONS MUSICALES

I - SIX MÉLODIES, parole et Musique de M. Rollinat ; Les Corbeaux. — Ballade de l'Arc-en-Ciel — Chanson d'Automne. — Les Demoiselles — Le Cimetière aux Violettes. — Le Convoi funèbre.

II. LE BUCHERON, paroles de Pierre Dupont, musique de Rollinat.

III. TROIS VALSES, pour piano.

IV. SIX POÉSIES de Charles Beaudelaire, mises en musique par Maurice Rollinat: Causerie. — Madrigal Triste. — Chanson d'Après-Midi — Idéal. — Le Flambeau Vivant. — Tristesse de la lune.

V. RONDELS & RONDEAUX, paroles et musique de Maurice Rollinat : Le Champ de Colzas. — Chanson de la Perdrix Grise. — La Blanchisseuse du Paradis. — Le Silence. — Les Prunelles. — La Mort des Fougères. — Les Pêchers Roses. — L'Idiot. — La Fontaine. — La Pipe du Poète.

VI. DIX MÉLODIES, paroles et musique de Maurice Rollinat : La Chanson des Yeux. — L'Aboiement des Chiens. — Nuit Tombante. — Les Deux Serpents. — La Maladie. — Les Yeux Morts. — La Folie — Les Larmes du Monde. — Tranquillité. — La Neige.

VII. SIX NOUVELLES POÉSIES de Charles Beaudelaire, mise en musique de Maurice Rollinat : Recueillement. — Harmonie du soir. — La Mort des Amants. — La Mort des Pauvres. — Le Jet d'Eau. — L'Invitation au Voyage.

VIII. HARMONIES, parole et musique de M. Rollinat ; La Musique. — La Lune. — A quoi pense la nuit. — Le Lierre. — Le Silence des Morts. — Le Rêve — L'Espérance. — La Parole. — La Mort au Printemps. — Jusqu'aux Cimes.

IX AMOUREUSES, paroles et musique de M. Rollinat. — Les Châtaignes — Les Visions roses. — L'Ange Gardien. — Les Cloches. — Les Pâquerettes. — La Dame en Cire. — Les Cheveux champêtres — Les Vierges. — La Créole. — L'Ange Pâle. — Les Yeux des Vierges. — La Pluie magique. — L'Amoureux fantôme. — L'Amour. — La Mariée. — Le Ciel. — La Chanson des Amoureuses — La Chanson de l'Amant. — Lèvres pâmées. — Mon Dieu !

X. BUCOLIQUES, paroles et musique de M. Rollinat : En regardant sauter les geais. — Les Violettes. — La Gardeuse de Chèvres. — La Mousse. — La Forêt pâle. — Les Fils de la Vierge. — Crépuscule. — Le Vent d'Été. — Les Chauves-Souris — La Voiture en ardoises.

XI. PASTORALES, paroles et musique de M. Rollinat : Le Martin pêcheur — La Tricoteuse. — L'Attardée. — L'Ecrevisse. — Les Araignées. — Les Cloportes. — La Bourrique. — Le Petit Pierrot. — Le Cabriolet. — La Gardeuse d'Oies. — Le Curé Chasseur — L'Enterrement d'une fourmi. — Le Jambon. — L'Assemblée. — En Battant du beurre. — Les Deux Petits Frères — Le Petit Renardeau. — L'Amazone. — Le Moulin. — Les babillardes.

XII. ROUGES ET NOIRES, paroles et musique de M. Rollinat : Le Fantôme d'Ursule — Prends Garde ! — Le Soleil des Fantômes. — Le Forme noire. — Les deux Arrêts — La Maison damnée. — La Vieille Croix — Les Reflets. — La Tête de mort. — Les Pendant — L'hôte suspect. — La Tombe rose. — L'Abandonnée. — Les Chats-Huants. — La Grande Pendule. — Les Drapeaux — Memento quia pulvio es-Eldorado. — La Guillotine. — Le Mauvais Champignons — La Cornemuse. — L'Enfer. — Notre Dame la Mort. — Le Cœur mort. — Mes Pipes. — L'Épitaphe.

XIII. SUR DES POÉSIES de Beaudelaire, musique de M. Rollinat : Le Hiboux — Le Serpent qui danse. — La Cloche fêlée — Splendide Reversibilité — Le Rebelle.

Nous devons la communication des documents photographiques (clichés de M. Marmand), à la cordiale obligeance de MM. Gonot.

Maurice Rollinat, auteur des *Névroses*, né à Châteauroux, en 1846, d'un père avocat, lequel fut représentant du peuple en 1848 et l'ami intime de G. Sand, présente un cas de presse bien intéressant et qui vaut la peine qu'on insiste dessus.

On se souvient sans doute qu'il y a quelques années le *Figaro*, par l'organe de son principal et de son plus ancien rédacteur, mena campagne pour, paraissait-il, le roi des livres de vers. Jamais on n'avait vu rien de pareil ; quelque chose de plus grand que était né, le Poète-par-excellence, muni de toutes les huiles régales et autres, de la sacro-sainte réclame, se voyait investi des immunités attachées à son rang, un véritable *poet laureate*, n'en déplût au grand Tennyson, quant à la valeur intrinsèque des titres respectifs.

En même temps, Mme Sarah Bernhardt prenait les intérêts du chef-d'œuvre avec sa *furia* coutumière, et son salon fut le temple où le nouveau dieu rendit quelque temps des oracles.

M. Maurice Rollinat était inventé.

Les autres journaux parlèrent à leur tour du triomphateur, mais beaucoup, particulièrement ceux où travaillaient les *camarades*, non sans quelque fumisme dans l'exagération de l'éloge.

Et un silence de mort s'ensuivit, dès quelques éditions des *Névroses* épuisées.

Là pourrait se borner la biographie littéraire de M. Maurice Rollinat, car de ses deux autres ouvrages : *Dans les brandes* (1877), *l'Abîme* (1886), dans l'intervalle de la publication desquels parurent ces *Névroses* (1883) de fameuse mémoire, le premier, recueil de choses paysannes, avait sombré dans le plus noir insuccès, et l'autre tentative très vaguement philosophique, vient à son tour de connaître les affres du non retentissement total et final.

Le soliloque d'un menuisier

Encore un clou ! plus qu'un, et ma besogne est faite.

Je m'en doutais ; c'est drôle et sans être prophète,

Je m'étais toujours dit : « Ce riche mourra tôt. »

Je n'ai pas épargné les bons coups de marteau.

Et je puis me vanter que sa bière est parfaite !

J'ai vu sa face : Elle est horrible et stupéfaite !

Il sera mort sans doute au milieu d'une fête.

Bah ! cousons fortement son affreux paletot.

Encore un clou !

C'est le sort, chacun meurt : en bas, et sur le faîte.

Tous les vainqueurs du monde ont chez moi leur défaite.

Hélas ! j'aurai mon tour ! Un confrère bientôt

Peut s'écrier, penché sur mon dernier manteau :

Sa bière, dans vingt ans, ne sera pas défaite.

Encore un clou !

Mais la tâche d'un biographe consciencieux est sévère, et s'il n'a pas grand'chose à dire, il doit du moins approfondir son sujet, le creuser, en dégager de son mieux la morale, s'il y a lieu.

Un examen sommaire de l'*unique* Livre de M. Maurice Rollinat s'impose avant quelque jugement que ce soit à exprimer dans l'espèce.

Les *Névroses* sont un fort volume compact, mais imprimé en ces caractères un peu lourds, bien visibles en revanche, dont la maison Georges Charpentier a l'incontestable spécialité. Cet abord plaît de prime--saut et les pages lues succèdent

aux pages lues, sans fatigue ni douleur pour le client. Même une sensation de tiède repos, de douce demi-sieste, vous induit jusqu'en le point-c'est-tout du confortable bouquin. Et pour peu que vous vouliez bien — seul sûr critère -- vous mettre à la place des gens, vous allez avec moi vous rendre bien compte de l'agréable phénomène que je viens de signaler à votre compétence.

Baudelaire avait « créé dans le ciel de l'art un frisson nouveau », suivant une parole qui fut d'évangile dans une bouche trop souvent peu orthodoxe ; aussi, subissant le sort de tous les créateurs, passa-t-il inconnu presque et méconnu tout à fait en son temps, pour, il est vrai, ressusciter avec gloire parmi notre génération littéraire qui aura eu du moins cet énorme mérite entre mille gros torts.

Mais cette résurrection, je viens de le dire implicitement, n'eut lieu en réalité, qu'aux yeux d'une élite restreinte. Le gros public, lui, entendit bien parler de ce miracle-là, mais à la façon des juifs incrédules. Et parmi ceux d'entre lui qui risquèrent leur curiosité dans *Les Fleurs du mal*, la plupart clamèrent le *durus est sermo iste*. Cette hydre, la foule en voulait après la mort) Celui qui avait *oui* (1)

Donner un sens trop pur aux mort de la tribu

Comme dit magnifiquement Stéphane Mallarmé parlant d'Edgar Poë.

Enfin, Rollinat vint, qui le premier en France po-pu-1a-ri-sa le Satanisme. (C'est par ce mot que la masse des lecteurs en est encore à croire désigner le haut et haut et douloureux spiritualisme, l'exquisément amère sensualité du plus grand poète français de ce siècle, avec Lamartine.)

Le malheur est que d'abord ladite sensualité, non plus que le spiritualisme en question, n'existait en aucune façon dans le travail massif, osons dire mastoc du vulgarisateur ? Et puis, ô quel style !

Toutefois je veux être juste dans les limites du permis en pareille matière. Manque de grammaire et d'art et d'à-peu-près tout à part, les *Névroses* non seulement forment, ainsi qu'il a été avoué plus haut, un ensemble gentiment assoupissant, mais encore elles n'exhalent que très peu d'ennui. Même il y a là dedans de divertissants endroits sinon bien, du moins qui tentent honorablement de l'être.

La Buveuse d'absinthe,
Elle était toujours enceinte;
Pauvre buveuse d'absinthe !

la Dame en cire et la si juste peur bleue de la voir entrer chez lui qu'a l'auteur ; *les Ventouses*, polissonnerie peut-être par trop insuffisante ; *la Vache au taureau*, encore un élan vers le cru point trop mal raté, d'autres morceaux en petit nombre encore, témoignent d'un esprit puérilement ingénieux et d'efforts ingénieusement puérils.

Et s'il faut pousser mon parti pris de bienveillance jusqu'aux confins de l'abus, j'ajouterai que je trouve M. Maurice Rollinat foncièrement original. Il a, en fait, instauré dans les environs de la Littérature, la Cocasserie froide, et, ce qui magnifie à mes yeux ce mérite bien sain, naïve sans pair. Autrement je l'eusse proclamé disciple de M. Amédée Pommier qui fut un roué, lui, du diabolisme d'Épinal, un roublard du vers maladroitement tourdeforcesque, en un mot un « maître expert-juré » sur le mirliton, dont M. Maurice Rollinat n'est, il faut bien l'admettre, qu'un virtuose tâtonnant.

Je n'ai pas entendu dire que M. Maurice Rollinat ait écrit en prose. Il serait désirable qu'il le fit vers la fin de sa carrière mortelle que je souhaite de tout mon, cœur

heureuse et longue, sous la forme de *mémoires* ou de *confessions*, puis ces mots redeviennent à la mode. Que cet adieu sur le tard à l'écriture puisse ou doive être la merveille que je voudrais, franchement je n'en puis rien prévoir, mais comme tout porte à croire qu'il aurait des chances d'être sincère, on y récolterait pour sûr de précieux aveux, des *mea culpa* trop autorisés, hélas ! sur l'erreur d'un âge déjà mûr, un instant égaré par les brèves caresses du journalisme influent et la *voix d'or* d'une sirène proverbialement capricieuse, l'expression, je m'en doute, touchante du remords d'avoir, ne se sentant ni les reins, ni l'esprit, ni l'âme du poète, compromis la vocation, donné à sourire de la glorieusement tragique vocation de ces êtres sublimes et faibles, quand ils ne sont pas Shakespeare et Goethe, pour trop de fierté vibrante ou sourde, les Poètes !

Les amis de M. Maurice Rollinat lui attribuent un réel talent de déclamateur au piano qui n'aurait pas nui au *débit* de ses vers.

Au physique, M. Maurice Rollinat, que je n'ai jamais eu l'avantage de voir et d'entretenir un instant que le soir de cette bizarre première représentation du *Nouveau monde*, m'a paru un brin moustachu, à l'air bon garçon, pas vampire du tout, avec des fourrures autour. Paul Verlaine

1) Car il faut lire : Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange « et non ayant » ainsi qu'une faute typographique me l'a fait mettre dans la première série de mes "Poètes maudits.